

FEUILLETON DU "SAMEDI", 25 JANVIER 1902 (1)

La Griffes d'Or

DEUXIÈME PARTIE

La Prévenue

III. — (Suite)

— Dans une folie... une suggestion.

— Qui m'aurait suggestionnée ?

— Un ami quelconque.

Elle n'eût même point d'indignation, simplement son geste de mépris.

— Vous avez mis cette hypothèse en avant lors de mon dernier interrogatoire... Je n'ai pas à me défendre contre une telle calomnie.

— Vous alliez chercher vos lettres poste restante ?

— J'ai raconté ce qu'étaient ces lettres.

— Racontez-le encore

Le ton devenant plus péremptoire.

C'était le magistrat qui parlait, le juge qui a le droit de poser vingt-cinq fois la même question, parce qu'au cours de ces vingt-cinq fois, il guettera une variation, un mensonge, voire un simple oubli, une défaillance de mémoire, qu'il retournera contre celui qu'il appelle encore : un prévenu.

Il fallait recommencer.

Eve répliqua :

— Voilà...

" Je reçus une après-midi, vers la fin, — il allait être l'heure de se mettre à table, — un télégramme, un petit bleu conçu à peu près en ces termes :

" Votre mari vous délaisse et ruine. Impossible de vous fournir, avec aussi peu de place, tous les détails ; venez chercher poste restante Madeleine, demain dans la matinée, une lettre à vos initiales, E.V., et vous saurez tout. "

Madame Vallurier s'arrêta.

Et le juge de sa voix brève :

— Je vous prie de poursuivre.

Elle pressa son front dans sa main.

— Je préfère que vous me posiez des questions.

— Pour quel motif ?

La main de la jeune femme retomba dans un pli de sa robe.

Puis avec calme :

— Ma franchise, sera sans nul doute taxée d'impudence, néanmoins je serai franche, je vous l'ai juré...

" Je sens le réseau dans lequel vous voulez m'enserrer... J'ai l'instinct du danger, que peut me faire courir une déviation de mémoire, bien naturelle pourtant, en une situation pareille à la mienne... quand la fièvre me bat aux tempes, jusqu'à me faire croire, par instant, que je deviens folle... quand je sens en mon cœur, en même temps qu'un dégoût profond, une telle désespérance que je me demande, si je ne vais pas délaigner une défense qui me dégrade à mes propres yeux.

" J'ai deux enfants, et pour elles, pour leur nom, pour leur honneur, j'aurai le courage, si l'aveuglement d'une justice impitoyable m'y pousse, à la barre de la cour d'assises comme je l'ai devant vous, de la crier mon innocence.

" Mais je ne veux pas... et je ne donnerai pas à ce bourreau qui s'appelle un juge, ou à ces bourreaux qui s'appellent des jurés, un seul avantage contre moi.

— Madame, modérez...

— Je ne m'adresse pas plus à l'homme, aujourd'hui, que je ne m'adresserai plus tard aux hommes qui se croiront le droit de me condamner ou de m'absoudre...

" J'ai la loyauté de mettre à jour ma pensée, c'est peut-être un tort... et pourtant... et pourtant ne m'avez-vous pas dit que la vérité seule me sauverait ?

— Je le répète.

— Alors, je la dirai tout entière... Elle ne se trouvera pas, la justice, devant un être sans force, brisé avant de combattre, Elle se trouvera devant une femme à qui son amour de mère... si ce n'est plus son amour d'épouse donnera l'héroïsme de lutter, si odieuse, si épouvantable... si torturante que soit la lutte...

— Et la justice, croyez-le, préférera cela.

— A moins qu'elle n'y voie du cynisme.

Le juge plongea dans ses yeux de feu, droits sur les siens, la pointe aiguë de son regard.

— A moins qu'elle ne pense... que vous êtes très forte... trop forte, madame

— Voyez, je ne me trompe pas.

— Dépasser la mesure, c'est perdre la meilleure cause...

" Dans le silence de ce cabinet, moi et mon greffier sommes seuls à vous entendre... Si vos paroles sont notées, votre attitude ne peut l'être... Devant les jurés ce sera autre chose...

" Ne soyez point agressive, croyez-moi... dans votre intérêt toujours.

— Je suis innocente !

— Je le souhaite.

— Et c'est être agressive, que de prétendre conserver ses avantages, dans cette lutte, inégale et odieuse... C'est être agressive, que de me révolter contre une tactique, qui, au lieu de me mettre en mains les éléments susceptibles de me tirer du gouffre, s'applique à m'y enfoncer.

" Je ne le crois pas.

" En tout cas, je parlerai à la cour d'assises, — si le crime s'accomplit de m'y envoyer, comme je parle ici.

" Là aussi je dirai :

" Interrogez, je répondrai.

Le magistrat eut au visage une poussée de sang, remplacée instantanément par une pâleur.

Et le vieux greffier dont la plume s'arrêta, lui lança un regard.

D'accusée comme celle-là, certes, on n'en avait pas vu souvent.

Était-ce du dépit que ressentait le " patron " ?

Une conviction qu'il se trompait, qu'il faisait fausse route, qu'il y avait à chercher ailleurs le coupable, entraînait-elle dans son esprit ?

La figure de son " juge " redevint, même pour lui, impénétrable.

Et, plutôt ému, peut-être se fit-il philosophiquement cette réflexion, le vieux greffier :

— Elle est jolie, on l'acquittera. Innocente ou coupable, elle se tirera d'affaire.

La prévenue attendait.

Le juge se recueillait.

Et ce dernier demanda :

— Quelle fut votre impression, au sujet de ce télégramme ?

— D'abord j'éprouvai la commotion violente, qu'eût éprouvée toute femme à ma place... un battement de cœur terrible, la sensation que j'allais perdre connaissance.

" Puis la réaction... un énervement extrême, une colère égalant ma douleur.

" Enfin, je pensai que ce billet était infâme, je le déchirai.

— Malheureusement... il eût mieux valu que vous le gardiez.

— Je le comprends aujourd'hui.

— Ainsi, vous avez également déchiré les lettres que vous retiriez poste restante ?

— Oui également.

— Sans en conserver une ?

— Sans en conserver une !

— C'est étrange.

— Pas le moindre du monde... Cela s'explique tout naturellement par la crainte, dans l'état de santé où se trouvait mon mari, si je lui en parlais, ou si l'une d'elles lui tombait sous la main, d'aggraver son état.

" Bien portant, je serais allée à lui, je lui aurais mis sous les yeux la correspondance, c'est-à-dire les quatre ou cinq lettres que j'eus la faiblesse d'aller retirer...

— Vous eussiez dû — et cela était plus humain — les garder, les cacher... afin de vous expliquer plus tard... Car vous aviez un doute, puisque vous retourniez à la poste.

— Si j'affirmais que je ne l'avais pas, ce doute, je mentirais... et l'on prétendrait pour le coup, avec raison, que cela n'eût pas été humain.

" Malgré ma confiance, malgré mon amour, et lorsque je croyais l'avoir rejeté pour toujours, il revenait me torturer...

" La dernière lettre que j'ai dégagée m'affirmait que la prochaine me livrerait un nom.

" J'attendais celle-là pour dire à Jacques : Une machination doit se tramer contre notre bonheur.

" Quels sont nos ennemis ?

" Les connais-tu ?

— Vous eussiez fait cela ?

— Je le pense ; j'en avais la ferme intention, et je ne crois pas que la jalousie m'eût poussée à faire autre chose.

" Depuis que, arrêtée comme empoisonneuse, le problème se tourne et se retourne dans mon cerveau, de ce qui a pu amener cette accusation, la conviction s'implante à chaque minute du jour et de la nuit, plus profonde en moi, que toute une conspiration s'est formée autour de nous, que nous avons des ennemis qui ont juré la destruction de notre ménage, peut-être notre perte à tous deux.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1901.

—Vous prétendiez que vous ne vous connaissiez pas d'ennemis, ni à vous, ni à M. Vallurier.

—En effet, ni à moi, ni à mon mari, je n'en connais.

—Cependant, vous inclinez à croire...

—Je n'incline pas, je suis sûre.

—Sans soupçonner qui ?

—Sans soupçonner qui.

—Vous savez que, poste restante, il n'est rien arrivé pour vous ?

—Je pense qu'il n'y a pas là de quoi étonner la justice... Mon arrestation doit être connue, mon nom livré au public...

La voix d'Eve Vallurier se brisa de nouveau.

Elle releva son front alourdi.

—Le misérable qui m'adressait ces lettres n'a plus éprouvé le besoin d'en écrire.

Il y eut encore un silence.

Le juge d'instruction, les coudes sur son bureau, le visage dans ses mains, semblait plongé dans la récapitulation de son interrogatoire.

Madame Vallurier avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine.

Le vieux greffier repassait, mot à mot, ses notes.

Le premier sortit de sa position méditative.

—Arrivons aux faits...

« Votre mari absorbe de l'arsenic, mêlé d'abord à l'eau de la carafe qu'il vide presque entièrement le soir... Car c'est de toute évidence à l'eau de cette carafe que l'arsenic fut mêlé.

—Certainement, puisque chaque crise revenait après qu'il l'avait bue, et que nul dans la maison n'était malade de l'absorption des aliments aux repas, et dont il prenait sa part.

—Qui emplissait cette carafe ?

—Son domestique habituellement.

—Ne la lui avez-vous pas empli vous-même, lorsqu'il supposa que, par négligence, ce dernier, au lieu de lui donner de l'eau filtrée, la mettait simplement sous le robinet de la cuisine ?

—Parfaitement... nous crûmes d'abord que cela lui causait des douleurs d'entrailles...

—Et les douleurs continuèrent ?

—Elles continuèrent.

—Comment expliquez-vous cela ?

—Je ne l'explique pas, j'en voudrais l'explication.

—Aucun domestique n'entra dans la chambre, une fois la robe de lit faite ?

—Généralement, mais il pouvait y entrer.

—Vous ne vous y teniez pas ?

—Non... Je me couchais quelquefois avant Jacques, le plus souvent j'allais au salon faire un peu de musique, mes fillettes endormies, ou je venais lui tenir compagnie dans son cabinet, lisant pendant qu'il travaillait, avec des intermèdes de conversation...

« C'étaient de bonnes... oh ! oui, de bonnes soirées !

—Vous avez été la première à déclarer qu'aucun de vos domestiques ne pouvait être soupçonné.

—Et je le déclare encore.

—Ils ont été interrogés, et ils n'est pas en effet permis de garder un doute à cet égard.

—C'est seulement vis-à-vis de moi, que le doute est permis.

—Souvenez-vous, madame, que du jour où M. Vallurier décacheta lui-même son lait stérilisé, les troubles cessèrent.

« Souvenez-vous que du jour où vous le lui avez stérilisé, vous, ils reparurent, et cela si intenses, que les médecins ont pu le croire perdu.

Elle porta la main à ses tempes qu'elle terra avec force.

—C'est inouï... Je ne peux que vous répéter que je n'y comprends rien.

—C'est cependant ce point-là qu'il nous faut élucider.

—Avais-je donc plus d'intérêt que mes domestiques à la mort de mon mari ?

—Qui sait ?...

Un flot rouge empourpra la belle figure d'Eve Vallurier.

—Oh ! oui... les lettres poste restante... que j'ai déchirées toutes... Mon mari que j'adorais, le père de mes enfants dont je voulais la mort !

Elle se leva de sa chaise où elle demeurait assise depuis le commencement de cet interrogatoire, étendit les bras en crispant ses mains l'une dans l'autre.

—Dans quel abîme veut-on me faire rouler... La justice de qui je me réclame... la justice à qui je demande réparation, doit-elle s'allier à ceux qui veulent me perdre ?

« En qui, en quoi aurai-je désormais confiance si ce n'est en elle !...

Le magistrat chassait de nouveau toute impression personnelle.

Il répondit froid, solennel :

—Madame, c'est toujours à la justice qu'il faut vous en remettre.

« Elle seule peut arriver, si comme vous le prétendez, il y a un mystère à démêler.

« Alors que vous la croyez contre vous, elle vous protège.

« Si vous n'êtes pas coupable, elle fera la réparation si éclatante qu'elle sera l'oubli tout entier...

« Ayez confiance.

« Vos ennemis, — j'admets une conspiration, j'admets quelque odieuse vengeance — vos ennemis dans l'impudence d'une impunité qu'ils croiront durer toujours, se découvriront, se dévoileront peut-être d'eux-mêmes... se perdront !

« Que je vous rende à la liberté, ils se tiendront sur leur garde, le jour des assises viendra, vous y comparâtes, rien de nouveau n'aura surgi, vous serez perdue sans remède.

« En vous gardant à ma disposition, je leur donne cette sécurité dont je viens de parler.

« L'enquête ne s'arrête point... elle fouille, elle creuse, elle recueille toutes les indications...

« La victime elle-même, en état de répondre, de chercher, nous aide...

« Et nous atteignons à un résultat.

« Il faut, encore une fois, dans votre intérêt même, que vous ne rentriez chez vous que la tête si haute, que personne n'ait plus le droit de vous suspecter.

—La tête haute, fit-elle, les bras le long du corps, son front livide encore levé, j'ai le droit de la porter... je ne l'aurai jamais... plus haute !

—A vos yeux, pas à ceux du monde... Et c'est le monde qu'il vous faut viser... ne serait-ce que pour vos petites filles.

—Mes chéries, oui... oui... Sans elles, sans leur pensée, je me serais, dès le premier soir où vous m'avez fait coucher en prison, brisée la tête contre la muraille.

—Mais maintenant vous êtes courageuse. Forte de cette innocence que vous proclamez, à laquelle, je le répète, la justice ne demande qu'à croire, vous prendrez patience... la vérité se découvre toujours.

Elle hocha la tête, fit un mouvement d'impatience, de découragement :

—Quelquefois trop tard.

Puis elle eut un geste violent et désespéré, pressant avec force, sous la poussée de ses mains, ses tempes qui se soulevaient.

Et on l'entendit murmurer :

—Quel mystère y a-t-il ?... quel mystère ?...

Le magistrat la regardait toujours.

—Voyons, reprit-il, cherchez bien... Ne trouvez-vous pas quelque indice... autour de vous... chez vous...

Elle eut le même mouvement de tête :

—Non, non... rien !

—Vous-même, réellement, ne soupçonnez-vous aucun de vos domestiques ?

—Aucun.

—Personne en dehors d'eux n'avait, dans votre maison, une liberté réelle ou relative ?

—Non... à l'exception, je l'ai déjà dit, de la fille des concierges, à qui je donnais des répétitions de chant... une enfant charmante, bonne, qui doit être terrifiée de ce qui m'arrive.

—Nous la citerons ces jours-ci.

—Celle-là, moins que tout autre, doit être soupçonnée... D'abord parce que ce serait une aberration, ensuite parce que quelque liberté qu'elle pût prendre chez moi, cette liberté n'est pas allée jusqu'à franchir le seuil de nos chambres... jamais seule, en tous cas... Puis, je le répète, une pensée douteuse à son égard, serait une aberration... Il vaudrait autant mettre à l'index tous les gens que nous recevions, voire les clients de mon mari...

—Il est évident que votre personnel seul pourrait être directement soupçonné.

—Les domestiques ont été interrogés tous ?

—Oui... la cuisinière, le valet de chambre, la femme de chambre... même le cocher.

—Et miss Nella ?

—Qui est miss Nella ?

—La gouvernante de mes enfants.

—Elle n'a pas été citée.

Mme Vallurier leva la main.

—Cela importe peu... Cette fille, pas plus que les autres, ne doit être impliquée dans cette abominable affaire...

—Est-elle depuis longtemps chez vous ?

—Seulement depuis trois mois... Ses certificats étaient excellents, j'en suis fort satisfaite... Le mobile qui l'eût fait agir serait à inventer... Elle ne pourra que vous dire aussi combien notre intérieur était tranquille et heureux.

—Aujourd'hui même, la citation sera envoyée.

—On m'a appris que mes fillettes étaient chez le docteur Sausseye, elle les y a certainement suivies.

—On l'adressera chez le docteur Sausseye.

Un silence se fit encore.

Et la voix du juge prononça, solennelle en même temps que menaçante :

— Vous n'avez rien à ajouter ?... Une dernière fois, dites la vérité, la vérité entière !

— Je n'ai rien à ajouter... Je l'ai dite.

— Vous êtes prête à signer votre interrogatoire ?

— Je suis prête.

La prévenue n'avait plus qu'à apposer son nom au bas des feuillets, griffonnés par le greffier.

Elle sortit entre les deux gardes qui l'avait amenée, reconduite dans la cellule qu'elle occupait depuis son arrestation.

Le grincement des verrous, — la sensation la plus douloureuse qu'éprouve le prisonnier, — arrivé à ses oreilles, elle s'assit sur le siège grossier, auprès du lit étroit, où elle avait à peine en ces trois jours et ces trois nuits, sommeillé quelques heures, et le menton dans la poitrine, demeura immobile.

Même là dans l'obscurité de la sinistre pièce, elle n'avait point le droit des larmes ni des plaintes.

Un judas pratiqué dans la porte même, donnait au gardien, dont le pas sonore résonnait sur les dalles du long corridor, constant, celui d'investigation.

Elle avait pu, au premières heures de détention, se laisser aller à des désespoirs qui ébranlaient de leur manifestation, les murs noirs.

Elle avait repris cette dignité, empêchant de se donner en spectacle à ceux-là mêmes — à ceux-là surtout — dont le métier est d'assister au spectacle de tous les désarrois humains.

Il faisait nuit, lorsqu'on vint la chercher pour lui faire descendre les escaliers gravés à son arrivée.

La griffe qui emprisonnait le cœur de la jeune femme, se resserrait.

Ce n'était pas le non-lieu, ce n'était pas même la liberté conditionnelle...

Elle se trouva dans une cour assez mal éclairée par quelques becs de gaz, où de longues voitures aux ouvertures grillées stationnaient, vers lesquelles se dirigeait une bande de créatures, la plupart en cheveux, les unes déguenillées, les autres mises décentement, muettes et sombres, ou gouailleuses, cyniques et effrayantes.

Les voitures étaient, en style de prison, des paniers à salade.

Elles allaient conduire après quelque rafle, les filles à Saint-Lazare.

Ce fut dans un de ces véhicules, avec elles, au milieu de rires ou d'imprécations, enveloppée des relents de vices et de misère, étouffant entre les cloisons qui, une fois assises les séparaient, que la femme du docteur Vallurier, jeune, belle, adulée, enviée même dans une société dont elle était un des joyaux, une fois encore à bout de forces, emmenée vers cette prison où elle allait se trouver en contact, avec toutes les laideurs, toutes les hideurs, toutes les plaies jusqu'alors ignorées, s'avavançait, balbutiant toujours les noms chers.

L'architecte, ce matin-là, n'attendait de la clientèle que ce que l'imprévu était susceptible de lui envoyer.

L'imprévu se manifesta en la personne de sa " petite veuve " d'Asnières.

Il était allé la veille à la villa pour y arrêter enfin les transformations, et il ne l'attendait point.

Mais une jolie femme demeure en général la bienvenue.

Avant qu'il l'y eut invitée, la vicomtesse avait pris place dans le large fauteuil disposé pour le visiteur, à l'angle du bureau.

— Mon cher monsieur Cameron, savez-vous pourquoi je viens ?

Roger s'assit et, gracieusement :

— Je ne me le demande même pas, madame, très heureux en tout cas, que vous ayez pris la peine monter mes deux étages.

Elle fit la moue.

— Vos deux étages, qui en valent trois... il est vrai que l'escalier est très doux... C'est égal, je me suis déjà demandé comment un garçon chic... moderne, comme vous, peut habiter une vieille maison comme celle-ci.

— Parce que le quartier est central, ce qui pour mes affaires est de toute nécessité.

— Vous croyez qu'en vous logeant un peu plus loin du centre, dans une de ces confortables maisons à ascenseur, dont vous dirigez la construction, vos clients ne viendraient pas vous trouver ?

— Plus tard, dans deux ou trois ans, mais le noyau en ce moment se trouve par ici... Puis, mes parents habitent Saint-Mandé... Je n'ai qu'à monter en tramway, à ma porte, pour me rendre chez eux.

— Vous allez souvent les voir ?

— Pour le moins, une fois par semaine.

— Vous êtes un bon fils !

— Ils m'adorent et je n'ai qu'eux.

— Jusqu'à votre mariage ils vous verront ainsi ; après...

— Mon mariage ne m'empêchera nullement de visiter les miens.

— Si votre femme les aime...

— Ne les aimerait-elle pas, que je resterais pour eux, ce que je suis.

— Taratata, la femme, dans ce qu'il est convenu d'appeler un bon ménage, entraîne fatalement le mari de son côté... Elle a une manière à elle de lui faire subir belle-maman, comme elle a une

manière à elle d'écartier les siens à lui... Le mari n'y voit que du feu, préférant d'ailleurs, dans son égoïsme de mari, ce qu'il appelle la paix, à l'accomplissement complet de ses devoirs de fils...

— On croirait que vous avez fait ainsi, lorsque vous aviez le vôtre ?

La vicomtesse de Tillière ne se démonta pas.

— Je me suis confiée à vous... Je n'ai pas eu cette peine de mêler plus ou moins nos deux familles à notre vie... Autrement, j'aurais fait comme les autres, il y a peu d'exceptions... J'ai constaté cela autour de moi... Quant au vicomte, si je l'avais voulu, même à son lit de mort, il n'eût pas revu son père...

— Vous ne l'avez pas voulu ?

Mireille Jourdain faillit lancer, avec un geste peu aristocratique, un : " Je te crois ! " énergique

La vicomtesse de Tillière arrêta sur ses lèvres l'apostrophe.

Elle répondit, grave :

— Vous voyez, c'est moi qui sers aujourd'hui au comte de garde-malade.

— Quel dévouement !

Le ton comme l'expression de la physionomie de l'architecte, décelaient quelque peu d'ironie.

La jeune femme continua, plus sérieuse peut-être :

— Le devoir ne s'appelle pas du dévouement.

Roger la regarda en face, et tout à coup pouffa de rire.

Puis, penché sur elle :

— Voyons, ne posez pas avec moi... Vous m'en avez déjà trop raconté... et je vous comprends... Vous ne restez avec votre beau-père que par intérêt...

Elle fronça légèrement les sourcils.

— Eh ! eh ! je vous trouve brutal !

— Non, franc... Pourquoi vouloir me faire croire... ce qui n'est pas... Comment pourriez-vous, voyons, demeurer par dévouement, auprès de ce vieux, tout ce qu'il y a au monde de plus désagréable ? Il vous tient par l'argent, c'est tant pis... Tâchez donc de conquérir votre liberté !

— Je suis en train, répondit-elle penchée aussi de son côté, comme en confiance ; je suis résolue à me remarier.

— Vraiment !

— Et lui m'y pousse...

— C'est donc que vous avez assez l'un de l'autre ?

— Probablement, lui comme moi... Enfin, je me marie

— Avec qui ?

— Oh ! un instant... il n'y a rien de décidé... C'est à celui qui décrochera la timbale.

— Vous avez plusieurs prétendants ?

— Plusieurs, certes... quoique aucun ne se soit encore hasardé à me bombarder d'une déclaration.

— Ce sont alors des amoureux transis ?

La vicomtesse redevint grave.

— Ce sont des hommes honnêtes... pas encore arrivés à une situation suffisante, pour prétendre à la main d'une femme leur apportant cinq cent mille francs.

Mme de Tillière regardait bien en face Roger Cameron.

Celui-ci ne broncha pas.

— Je comprends, prononça-t-il d'un ton tranquille, ils n'osent.

— C'est un tort.

— Cependant...

— Parce qu'à ne pas oser, il peuvent se voir couper l'herbe sous le pied.

— C'est à vous à provoquer la demande.

— Mon Dieu ! je les mets sur la voie, autant que je puis... Je ne peux pas me jeter à leur tête en criant : Epousez-moi !

— Surtout s'ils sont plusieurs... Combien ?

— Trois.

Roger pensa :

— Comme dans la comédie d'Ernestine Truchon... Chiffre fatidique.

Un sourire malgré lui, avait retroussé sous sa fine moustache soyeuse, le coin de sa lèvre.

— A quoi pensez-vous ? interrogea-t-elle d'un ton un peu vexé.

— A rien... à rien de particulier...

— Vous vous moquez ?

— Madame, je vous en prie... Je pense aux trois prétendants, dont deux forcément seront éconduits, et si je me moque... c'est de ces deux-là.

— Malhonnête ! il ne manquerait plus que ce soit de moi !

Elle ajouta, riant :

— Tant pis, en effet, pour eux...

— Vous vous en moquez aussi ?

— Dame ! écoutez donc, je ne puis les épouser tous les trois.

— Ce serait beaucoup.

Le jeune architecte se mit à friser sa moustache.

— Alors, le premier qui se déclarera...

— Je ne dis pas le premier... Je choisis parmi les trois... s'ils se déclarent, toutefois.

—Et s'ils continuent à ne pas oser ?

Elle haussa les épaules.

—Que les hommes sont bêtes !..

—Ou trop délicats.

—Est-ce que la situation ne vaut pas l'argent ?..

—Vous êtes bien certaine que c'est là... la seule considération qui les arrête ?

Mireille Jourdain, vicomtesse de Tillière, avait cette perspicacité qui, voire chez les femmes comme elle, éveille brusquement la susceptibilité.

Elle prit ses grands airs :

—Par quelle considération, monsieur, voudriez-vous qu'ils fussent arrêtés ?

—Faut-il être franc ?

—Certainement, il faut être franc.

Le jeune homme n'eût qu'une demi-seconde de réflexion.

—Leur avez-vous fait la confidence que vous m'avez faite à moi ?

—Je ne cache rien à personne... .

—Qu'y a-t-il derrière moi qu'un homme de cœur ne comprenne ?

Roger Cameron s'inclina :

—Rien, madame, en effet.

—Que signifient, en ce cas, vos paroles ?

—N'y attachez aucun sens malveillant... Ce qu'il y a pour moi d'évident, c'est que, se sachant trois, ni l'un ni l'autre ne veut... .

—Marcher ! acheva, revenant à sa hardiesse de langage, madame de Tillière.

—Ou s'avancer, rectifia son interlocuteur.

—Ils ont tort, voilà tout, ils ont tort !

—Leurs chances sont donc égales ?

—Peut-être en est-il, dont la priorité sur mon cœur est incontestable, et qui remporterait la palme.

—Mais à défaut de celui-là, vous épouseriez l'un des autres ?

—A moins que ce ne soit un quatrième !

—Vraiment, vous voilà décidée à convoler en secondes noces.

—Absolument, et cela le plus tôt possible. Non seulement l'existence avec mon beau-père n'est plus possible, mais si je veux connaître de nouveau le bonheur en ménage — car j'espère bien que mon flair me guidera et que je serai heureuse — il est temps.

—Il n'y en a pas de perdu... .

—Je n'ai plus vingt ans.

—Vous avez mieux.

—C'est pour cela que les partis ne me manquent pas ?

—Seulement, ils ne se déclarent point ?

—Je le répète, ils ont tort.

Et l'architecte frisant encore sa moustache.

—Enfin, ils savent, ces prétendants, qu'il faut se dépêcher.

—Oui, ils le savent.

—Vous le leur avez dit ?

—Comme je vous le dis... .

—Quelle profession ont-ils, ces messieurs ?

—Quelle profession ?... Mon Dieu ! je puis bien vous mettre au courant : un médecin, un avocat et un architecte !

—Tiens ! tiens !

Madame de Tillière se leva, lui tendit la main, montrant dans un sourire de bonne fille ses dents bien rangées.

—Allons, au revoir... à bientôt... A propos, ce n'était pas pour vous dire cela que j'étais venue... Ce que c'est que les circonstances... .

—Eh ! oui... Parlons affaires !

—Vous allez sans doute être contrarié... Mais les nouvelles réparations à ma villa d'Asnières, ne me semblent plus nécessaires.

—Pourquoi donc ?

—Parce que mon mari préférera peut-être la vendre que de la garder.

—C'est une raison.

—Cela ne vous ennuie pas ?

—Pas du tout, le travail était de très peu d'importance... puis chacun est libre de revenir sur une décision... .

—Je vous demanderai du reste, en temps voulu, si je ne change pas encore d'avis... .

—Nul n'est variable comme une jolie femme.

—Flatteur !... Je vous demanderai de vous charger de cette vente.

—Toujours à vos ordres, madame, et quand vous le désirerez.

Il redevenait l'architecte.

Elle n'était plus que la cliente.

Roger Cameron la reconduisit jusqu'à la porte du palier.

Elle eut, avant de la franchir, une hésitation assez marquée.

Il faillit la retenir.

Madame de Tillière passa le seuil.

Roger Cameron ne la retint pas.

Elle s'en allait vexée.

Il rentra, agacé, mécontent, se disant qu'il perdait une belle occasion de déclarer une flamme qui lui paraissait suffisante, pour atteindre le but auquel il prétendait parvenir.

Ce but, il le touchait, s'il le voulait, pour ainsi dire, du jour au lendemain.

Son mariage avec la jolie veuve, c'était la faculté des grandes entreprises, la grosse fortune rêvée.

Il n'avait qu'un mot à prononcer. Il en était sûr. On ne pouvait pas venir dire plus carrément à quelqu'un :

—Epousez-moi.

Il ferait tout ce qu'il voudrait, il serait le maître avec cette femme-là.

Une réflexion l'arrêtait, au moment où d'un mot qui lui montait aux lèvres, il allait la retenir.

Ses parents accepteraient-ils ce mariage ?

Jamais.

IV

Cet après-midi donc, après sa visite avec sa bru, au docteur Jacques Pavinia, le comte de Tillière, qui ne voulait point de la jeune femme pour continuer ses courses, remontait seul en voiture, aidé par son valet de chambre.

Il se rendait d'abord boulevard Malesherbes. Il voulait revoir les concierges, non pour l'appartement qu'il avait arrêté, mais pour les questionner.

Ce nom de Bonenfant, qui était le leur, ce prénom de Mireille, que portait leur fille, l'intriguaient au plus haut degré.

Le hasard, ce grand maître, allait-il le mettre, lui, sur la trace de cette enfant, que Mireille Jourdain prétendait être l'enfant de son fils ?

Son intention n'était pas d'éclaircir immédiatement le mystère.

Avec le soupçon qui demeurait en lui, de quelque imposture, il voulait se livrer avant que sa belle-fille pût intervenir, à des constatations, à une étude personnelle.

Pour cela, il ne fallait pas que celle-ci fût sur la piste, du moins quant à présent.

Il serait peut-être assez difficile de l'empêcher d'entendre ces deux noms. Le comte l'espérait cependant. Il avait son plan.

Le hasard de nouveau le favorisa. La concierge était seule.

Le valet de pied amenant son maître jusqu'à la loge, l'y laissa sur un des fauteuils qui la garnissaient.

—Monsieur voudrait peut-être voir le propriétaire ? demanda Mme Bonenfant ; c'est malheureux, il vient de partir.

—Pas du tout, nous devons signer le bail après-demain, je n'ai pas besoin de lui jusque-là... Je venais, ma brave dame, afin de causer tranquillement avec vous.

—Avec moi ?... Pour l'appartement... Monsieur voudrait-il y monter aujourd'hui ?

—Non, pas encore.

—C'est si facile avec l'ascenseur.

—N'ayez pas peur, j'en userai.

—Je l'espère bien, et longtemps... Monsieur a une de ces maladies avec lesquelles on vit très vieux.

—Je peux vivre dix ans, comme je peux mourir demain... tout à l'heure... tout de suite, ici... dans votre loge.

La concierge, leva les bras, l'air effaré.

Le futur locataire sourit.

—Rassurez-vous, j'espère que le grand moment n'est pas encore arrivé pour moi... Causons donc, si vous avez un peu de temps à me donner.

—Tout le temps que vous voudrez, monsieur. Je suis à votre disposition.

—Pour cela, asseyez-vous, reprenez votre chaise... .

Elle obéit.

M. de Tillière la regarda bien en face.

—Madame Bonenfant, la jeune fille que j'ai vue ici, n'est pas votre fille ?

—La jeune fille... ma... ma fille n'est pas... Monsieur !

—Ne mentez point !

—Je... je... ne mens point... Pourquoi mentirais-je ?... Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

—Je puis vous aider à vous souvenir... Cette enfant que vous appelez Mireille, c'est du reste, son seul nom, et c'est le prénom de sa mère, vous fut confiée comme nourrisson... Vous occupiez alors, votre mari et vous, la place de concierges chez des châtelains de la Beauce.

Dans sa coiffure noire, ornée d'un nœud de ruban jaune, la figure de madame Bonenfant, congestionnée un instant par la surprise, devint très blanche. Les lèvres tremblèrent. Elle ne trouva pas une parole.

—Ne mentez pas, répéta son interlocuteur.

Elle essaya encore de protester.

—Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

—La simple vérité, madame Bonenfant... Vous avez demandé un bébé en nourrice à une sage-femme de votre connaissance... Elle vous envoya celui d'une jeune mère, que vous avez cru certainement abandonné, que vous avez gardé, élevé comme votre enfant, ce qui est très beau... et qui ignore peut-être que vous n'êtes pas sa mère.

Ces paroles, prononcées d'une voix grave et profonde, opérèrent sur la pauvre femme l'effet que le comte attendait. Son gosier serré laissa échapper une sorte de sanglot, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

—C'est très beau, répéta M. de Tillière, cela prouve une honnêteté qui n'a d'égale que votre grande bonté de cœur... Je vous admire.

Elle fit un geste vague.

—Il n'y a pas de quoi... Nous n'avons jamais eu d'enfants, c'était un désespoir... Mon mari m'a dit, voyant que je m'ennuyais à la campagne : Prends un nourrisson... J'ai répondu : Je veux que ce soit une fille... Alors, quand Mme Testin, la sage-femme qui était une compagne d'école à moi, en a eu une, elle m'a écrit... Je suis accourue la prendre, la mère n'est pas venue la voir une fois...

—Pas venue la voir une fois ? répéta le comte.

Intérieurement, il se disait, en songeant à sa belle-fille :

—Elle m'a menti.

—Pas une... Ella n'a pas payé un mois de nourrice, pas même un demi-mois.

—De combien donc étaient-ils ?

—Je n'avais demandé que vingt-cinq francs, monsieur.

Le comte pensa de nouveau, ne suspectant point la parole de cette femme, qui laissait toujours échapper des sanglots, qu'elle voulait comprimer :

—Elle m'a menti.

Il s'en doutait, d'ailleurs.

Il prévoyait dès la naissance, un abandon complet.

L'instinct ne s'éveillait chez Mireille Jourdain, que lorsque son enfant devenait pour elle un moyen d'action.

D'une voix persuasive, très douce, M. de Tillière continua à interroger.

—Et vous vous êtes attachée à cette petite abandonnée ?

—Moi et mon mari, nous nous sommes mis à l'aimer comme si elle était à nous... Nous n'avions qu'une terreur, c'était de voir reparaître la mère.

—Vous craigniez qu'elle vous la reprit ?

—Pensez, monsieur... ce que ça coûte de mal un enfant ! les nuits blanches et les inquiétudes... Les femmes qui donnent les leurs à élever aux autres ne s'en doutent pas... Et voyez-vous, pour aimer beaucoup les enfants... même les mères, il faut avoir eu ce mal-là autour d'eux...

« Ils vous le rendent du reste. Voilà... la nôtre... Je puis bien l'appeler la nôtre, mon Dieu ! Ce qu'elle nous en faisait, des caresses quand elle était petite, et ce qu'elle nous en fait toujours !... Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il fallait lui raconter...

—Je ne me trompe pas, elle vous croit ses parents ?

—Oui, monsieur... A sa première communion, pour ses extraits de naissance et de baptême, je me suis expliquée avec le curé, qui n'a rien dit, la petite ne s'est pas doutée de la vérité... Pour son entrée au Conservatoire, on a encore usé d'un truc... Elle n'a rien vu, et jusqu'à présent rien appris.

« Nous voudrions que ça vienne le plus tard possible.

—Vous avez donc peur, une fois qu'elle saura la vérité de perdre son affection ?

—Son affection ? Non ! non ! Seulement qu'on nous la prenne.

—Qui pourrait vous la prendre ?

Madame Bonenfant le regarda avec des yeux anxieux.

—Vous.

Le comte secoua la tête.

—Je n'ai, légalement, aucune autorité sur elle.

Elle poussa un soupir de soulagement.

—Alors, reprit-elle, le front encore chargé d'inquiétude, sa mère.

—Ah ! cela, je n'en réponds pas.

Cette fois, la pauvre femme, trembla des pieds à la tête.

—Vous la connaissez ?

—Oui.

La concierge appuya ses deux coudes sur la table, et tout en pressant dans ses mains sa figure bouleversée :

—C'est elle qui a fait mettre des annonces dans les journaux.

—Parfaitement... Et vous l'avez vue avec moi, hier.

—Vraiment, c'est cette belle dame ?... J'aurais dû... Mais comment voulez-vous, chez madame Testin, la sage-femme, je ne l'ai vue que dans son lit qui dormait... Elle m'a paru très jeune, elle avait de très beaux cheveux blonds... Je ne me rappelle pas autre chose.

« Madame Testin disait :

—« Il vaut mieux emporter l'enfant pendant qu'elle dort... quoique, vous savez, je crois qu'à celle-là ça ne lui tournera pas le sang. Vous ne savez pas ce qu'elle a crié, quand je la lui ai montrée ?

Et Mme Bonenfant répétant les paroles de Mme Testin, laissa retomber ses mains, considérant son interlocuteur :

—Enlevez-moi ça !

Malgré son calme, son empire sur lui, M. de Tillière tressaillit assez violemment.

Mme Bonenfant s'aperçut de l'impression produite, si elle n'en devina pas la cause.

—Oui, monsieur, fit-elle avec indignation, oui !... Ces paroles-là, me sont toujours restées dans les oreilles : « Enlevez-moi ça. » Une petite gourgandine, une petite rien du tout, quoi !

Le comte écoutait, surmontant avec une certaine peine, l'agitation que ces paroles soulevaient en lui.

Et la concierge, avec plus d'indignation, plus de colère :

—Ça mérite de retrouver sa fille, une femme comme ça ?

—Non, dit-il, non !

—Pourtant, elle la cherche... Mais vous devez le savoir mieux que moi... Elle a fait mettre dans les journaux, des annonces... Nous les avons lues... Quelle frousse ! monsieur... Quelle peur ! pour être plus polie...

—Quoi ! vous avez lu ces annonces, et vous n'avez pas donné signe de vie ?

—Est-ce que nous n'avons pas gagné de la garder, cette petite ?

—Vous ne savez pas, que, vis-à-vis de la loi, vous et votre mari, vous êtes répréhensibles ?

—Elle pourrait nous faire un procès ?

La voix de la brave femme fléchissait un peu.

Avant que le comte eût répondu, elle s'écria, le geste énergique :

—Qu'elle fasse ce qu'elle voudra... Nous nous en fichons d'elle, et de la justice !

—Madame Bonenfant ! madame Bonenfant !

—Ah ! monsieur, que voulez-vous, nous n'avons rien fait de mal.

Et, soupçonneuse, sur un ton de regret et d'amertume :

—Seulement j'ai bien sûr tort, de parler comme ça devant vous.

Vous pourriez le dire aux juges, que nous nous fichons d'eux, et ça se retournerait contre nous.

—Vous ne m'avez pas bien regardé, ma pauvre madame Bonenfant.

La colère de la concierge se changea en attendrissement.

De nouvelles larmes glissèrent de ses paupières.

—Pour sûr... que vous avez l'air... d'un brave monsieur... honnête... et pas méchant... Pour sûr... mais pourtant...

—Réfléchissez, rien qu'une minute... Vous aurais-je prévenue, si j'avais voulu vous causer des ennuis ?

« Je me tourne de votre côté, au contraire... Je suis ce qu'on appelle, un allié...

—C'est vrai ?

—Je vous l'assure...

—Pourquoi êtes-vous avec nous ?

—Peut-être vous le dirai-je... Il suffit pour l'instant que je l'affirme... Qui sait, si vous ne serez pas, pour moi, une aide plus puissante que je ne serai pour vous... Je commence par vous demander, de ne répéter à personne, notre conversation d'aujourd'hui.

—Je m'en garderais bien !... Il n'y a qu'à mon mari.

—Croyez-vous utile de la lui dire ?

—Dame ! il serait bien juste qu'il sache, que la mère est venue ici.

—Vous ne trouvez pas, au fond, qu'il vaudrait autant qu'il ne sache rien ?

Elle demeura, une minute, la tête penchée, absorbée dans une réflexion.

—Après tout, peut-être... c'est le meilleur des hommes, mais...

—Il n'est pas aussi fin que vous ?

—Il n'est pas bête, pourtant...

—Enfin, il n'est pas malin... Il n'a pas votre sagacité, il n'y a qu'à le regarder pour s'en convaincre... De vous deux, vous êtes la forte tête...

—Oh ! monsieur, il tient sa place... il tient sa place...

—Je vous en félicite... Une femme qui relègue son mari dans le trente-sixième dessous, n'est pas plus intéressante, qu'un mari qui ne tient aucun compte de la personnalité de sa femme... Il y a place pour deux, dans un ménage, quel que soit le degré d'intelligence... A moins, naturellement, d'avoir épousé un idiot ou une idiote.

—Mon mari n'est pas un idiot, il s'en faut ; son cerveau ne travaille pas vite, voilà tout... il raisonne plus juste que bien d'autres... Seulement vous comprenez, moi qui suis la poudre, ça m'impatiente... Je parle pour lui, ou je lui dis de se taire.

« Faut encore prendre des précautions, il est susceptible, Bonenfant.

—Croyez-moi, ne lui apprenez rien quant à présent... Nous ratons notre affaire.

—Quelle affaire ?

—Punir par où elle a péché, la mère indigne de votre Mireille.

—Et nous la laisser, à nous ?

—Oui.

—Ah ! monsieur, que vous êtes bon.

—Je ne suis que juste... Un intérêt majeur a seul poussé cette femme à rechercher une enfant qu'elle a délaissée.

—Cet intérêt, plus puissant encore aujourd'hui qu'il y a quelques années, continue à la guider.

—Je crains de sa part, — je pourrais même dire à présent, que j'en suis sûr, une imposture, qui décèlerait un cynisme révoltant... Vous pouvez m'aider à la confondre...

—Il suffit pour cela, que vous soyez très franche avec moi, que vous ne me cachiez rien de votre conduite passée... de la façon dont vous avez manœuvré pour garder l'enfant, alors qu'il y a une dizaine d'années, que des recherches ont été faites, à son sujet.

Et comme la nourrice de la fille de Mireille Jourdain, la regardait avec un reste d'effarement, M. de Tillière ajouta :

—Ai-je l'air d'un homme en qui l'on ne doit pas avoir confiance ?

—Non certainement, oh ! non...

—Je vais être votre locataire, nous nous rencontrerons à peu près tous les jours... Vous serez à même de constater que je ne veux que votre bonheur.

—Je m'en doute pas, monsieur.

—Alors quoi?... Je pourrais immédiatement, d'après ce que vous venez de me narrer, vous envoyer la police... Je vous répète, au contraire : Je suis avec vous.

—Et je crois, monsieur, oui, entièrement ; je ferai tout ce que vous voudrez.

—Vous n'avez rien à faire, pour le moment du moins... Racontez-moi, sans omettre un détail, comment vous êtes arrivée à dérober aux recherches votre nourrisson, c'est tout ce que je vous demande.

—Et c'est tout ce qu'il y a de plus simple.

—Nous sommes restés dans ce château près de Chartres, cinq ans. Mon mari était jardinier, moi je gardais la loge, la petite poussait comme un champignon au grand air... Un beau jour, nous recevons une lettre d'Égypte, c'était de la mère.

—Elle nous apprenait qu'elle rentrerait en France dans six semaines, nous paierait les mois de nourrice, nous donnerait une bonne gratification, et nous reprendrait Mimi... Car nous l'avons toujours appelée Mimi... et nous ne l'appelons pas encore souvent Mireille.

—Monsieur, le coup que ça nous a fait, n'est pas croyable.

—Nous finissions de manger, à midi, l'enfant jouait devant la maison... Je vous verrai toujours, ou plutôt je verrai toujours Bonenfant, qui lui, se souviendra aussi tant qu'il tombait sur la tête.

—Et pendant un quart d'heure au moins, nous nous sommes regardés comme deux hébétés.

—C'est lui le premier, qui s'est mis à pleurer, moi idem ; et nous sanglotions tellement, que Mimi est rentrée.

—Ne pouvant pas nous consoler, elle s'est mise à jeter les hauts cris, il fallut la calmer, ça nous a apaisés un peu.

—Mais tout à coup, M. le comte paraît :

—Qu'est-ce qui vous faut, mes pauvres gens ?

—C'est Bonenfant qu'a perdu sa mère, et le voir dans un tel état, ça ma bouleverse... Nous allons être obligés de nous en aller, monsieur le comte.

—Cette réponse m'était venue tout d'un coup, comme ces choses-là vous viennent... Mon pauvre homme était tellement ahuri, qu'il ne m'a pas démentie... et huit jours après, avec d'excellents certificats, nous quittions le château, racontant que nous partions au pays, pour cultiver le petit bien que ma belle-mère, — qui était morte depuis dix ans, et soutenue par nous, — laissait.

—Nous nous replaçions tout bonnement dans une magnifique propriété, en Champagne, où nous gagnions davantage.

—Puis, il y a cinq ou six ans, nos maîtres nous ramenèrent à Paris... d'où nous sommes natifs tous les deux.

—Ils avaient un très bel hôtel près du bois de Boulogne, et mon mari qui se fatiguait, fut chargé simplement de l'entretien du jardin.

—Ça a duré trois ans ; notre maître est mort, ses héritiers ont vendu l'hôtel ; nous avons de gentilles économies qui nous faisaient de petites rentes... oh ! toutes petites, mais enfin, c'est ce qui nous a permis, et c'est ce qui nous permet, avec cette loge que nous n'avons pas été trop de temps, ma foi ! à trouver, d'envoyer Mireille jusqu'à quinze ans en classe, et de la faire entrer au Conservatoire.

—Et nous sommes fiers, nous, monsieur, que notre petite soit au Conservatoire.

—Je le comprends, n'y entre pas qui veut... Quoi que soit un métier bien scabreux.

—Pas plus que celui d'ouvrière... Puis elle est honnête, vous savez, monsieur, elle ne pense qu'à son chant, et elle ne s'en laisse pas détourner... J'en mettrais ma tête à couper.

Elle parlait avec une action, un cœur, une émotion la pauvre femme, qui touchait véritablement cet homme d'habitude si froid, si sceptique, heurté dans la vie par la plus grande déception qui pût

l'atteindre, ce qu'il appelait la folie de son fils — au fond, excellent, sachant compatir aux chagrins réels, démêlant avec une justesse d'appréciation qui témoignait d'une étude approfondie de ses semblables, le vrai du faux, l'honnêteté de l'hypocrisie.

Oui, cette brave femme le touchait.

La sincérité de son sentiment éveillait sa sympathie.

Celle-ci poursuivait :

—Vous comprenez maintenant pourquoi on ne nous a pas dénichés... Nous avons dit en quittant la Beauce, que nous partions habiter le pays de la mère de mon mari... Si cette femme est allée au château, on n'a pu lui donner aucun renseignement.

—Pour les références, vos nouveaux maîtres ne se sont donc pas adressés aux anciens ?

—Le bon Dieu a encore été pour nous là dedans... Les anciens, au moment où nous sommes replacés, étaient partis pour l'Italie ; ne pouvait avoir les renseignements de vive voix, ils n'ont pas écrit, et là comme partout où nous avons passé, on devait être, tout de suite, content de nous... La mort de notre maître ne serait pas venue, nous y serions encore.

—Enfin, vous deviez arriver à ce que vous vouliez : garder celle que vous appelez votre fille.

—Et qui l'est, allez, monsieur... Est-ce que vous ne trouvez pas, voyons, qu'un enfant est plus à celle qui a eu le mal de l'enlever, qui a supporté les maladies, et les soucis de toutes façons, que ces petits êtres-là causent quand on ne les quitte jamais, que la femme qui s'est contentée de les mettre au monde, sans avoir passé une nuit blanche, à les promener et à les consoler, seulement quand ils font leurs dents ?

—Cestes... Malheureusement la loi ne voit pas de cette façon.

—Encore la loi ! fit-elle avec un effroi involontaire.

—Jusqu'à sa majorité, une fille appartient à sa mère.

—Voilà ce que nous voudrions ! qu'elle l'atteigne, sa majorité, sans que l'autre mette le grappin dessus.

—Et vous avez pour cela combien d'années à attendre ? demanda le comte avec la soudaine et rapide contraction, sur les traits, de quelqu'un dont l'attention, — une attention presque anxieuse, — se trouve éveillée.

—Attendez, fit madame Bonenfant, ça nous fait au juste... ça nous fait... trois ans et demi.

—Trois ans et demi ! répéta M. de Tillière, dressant son buste un peu affaissé et levant la tête brusquement.

—Mais oui.

—Je ne donnais pas plus plus de seize ans à votre fille.

—Elle n'en paraît pas plus en effet... Elle a dix-sept et demi.

—Dix-sept et demi... Etes-vous bien sûre, ma bonne dame ?

—Pensez donc si je suis sûre !... Il n'y a personne de plus sûre que moi...

Le comte, malgré son empire sur lui, laissait de nouveau percer un certain agitation.

Sa bru n'affirmait-elle pas que l'enfant avait juste seize ans.

La date des relations de Mireille Jourdain avec Fernand de Tillière, était bien précise.

Une erreur de quelques mois était tout juste permise, par rapport à cette naissance, qui d'instinct lui semblait suspecte.

Un an et demi, ce n'était plus possible.

Mireille Jourdain lui avait menti.

Cette enfant, venue au monde avant qu'elle connût son fils, ne pouvait être par conséquent l'enfant de celui-ci.

—Misérable ! pensait-il, misérable !

Cette constatation mentale, n'avait pas demandé plus de deux minutes.

Madame Bonenfant, se sentait plus interloquée, moitié inquiète, et moitié curieuse.

Le comte répéta :

—Vous êtes bien sûre ?

—Comment, monsieur, mais j'ai les dettes exactes.

—A quel âge la sage-femme vous a-t-elle remis votre nourrisson ?

—La petite avait deux jours ; elle est née le trois juillet mil huit cent soixante-dix-huit.

—Nous sommes en décembre mil huit cent quatre-vingt-quinze, cela donne bien dix-sept ans et demi.

Il y eut un nouveau silence, tout aussi court, d'ailleurs.

—Savez-vous sous quel nom, l'enfant fut déclarée ? interrogea le vieillard.

—Madame Testin me l'a dit, le simple prénom de Mireille... père et mère inconnus.

—Ainsi sa mère lui donna même pas le sien.

—Il n'y a pas de danger ! Sans madame Testin, elle l'aurait mis tout de suite, aux Enfants-Assistés... C'est elle qui a essayé de lui persuader de l'élever... Vous voyez qu'elle l'a tout de même abandonnée.

—Était-elle donc absolument dénuée de tout ?

—Elle avait des bagues plein les doigts ; une petite sans-cœur pré-

tendait Mme Testin, qui possédait certainement assez, pour imiter les filles-mères qui font leur devoir...

— Est-ce qu'elle vit toujours, madame Testin ?

— Je pense... quoique nous étions bonnes camarades, j'ai mieux aimé ne plus la voir... de peur qu'elle donne notre adresse à cette coquine.

— Il faut que vous me donniez la sienne.

— A la sage femme ?

— Mais oui.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! vous allez nous prendre Mireille !

— Non... je vous le jure !

Le visage était si franc, le geste si énergique, que la pauvre femme se sentit rassurée.

— Ah ! merci... Nous en tomberions malades... Ça nous emporterait, Bonenfant comme moi.

— Non seulement, je ne vous la prendrai pas, votre enfant, — car vous avez raison, elle est bien à vous — mais j'empêcherai la mère de vous la reprendre.

La brave femme joignit les mains, répétant cette fois sur un ton de remerciement, d'espoir, de confiance :

— Oh ! monsieur ! monsieur !

— Il faut pour cela, que vous vous conformiez en tous points à mes instructions... D'abord, que le secret de cette conversation demeure entre vous et moi... Pas un mot à votre mari.

— Non, ça vaut mieux... il serait capable de faire une grosse bêtise.

— C'est ce qu'il ne faut pas... et je crois, en effet, qu'il en serait capable.

— Je vous l'ai dit, Bonenfant ce n'est pas une bête, ceux qui le croiraient auraient tort... Seulement, il est long à saisir... puis il aime tant cette petite, qu'elle devinerait bien, elle, à son air, qu'il y a quelque chose...

— Et vous ne voulez pas qu'elle le devine ?

— Non... qu'elle ne sache que plus tard possible... la vérité.

— Voyons, ma bonne dame, vous n'êtes pas si sûre que vous le prétendez, de son affection ?

— Si...

— Même au cas où sa mère viendrait lui dire : Je suis riche, tu le seras aussi...

— Même... si elle disait ça.

— Non, madame Bonenfant, vous n'en êtes pas aussi sûre que vous voulez vous le persuader... Vous avez peur qu'elle ne soit tentée cette enfant, et que malgré son bon cœur, sa tendresse pour vous... même sans l'intention de vous délaissier tout à fait, elle vous quitte pour suivre l'autre.

La concierge remit ses coudes sur la table, replongea son visage entre ses mains.

Et son interlocuteur reprit :

— Dites-moi toute votre pensée... N'est-ce pas que vous n'êtes pas tranquille ?

Elle répondit d'une voix étouffée :

— Est-on sûr de quelque chose dans la vie ?

Puis aussitôt, se redressant :

— Elle me tromperait bien, car je crois la connaître.

— Vous pensez qu'elle préférera votre loge à quelque appartement luxueux, à un hôtel même ; les courses en omnibus à un équipage, et les petites robes bon marché, aux toilettes dignes de sa beauté ?

— Je le pense.

— Pourtant, l'épreuve vous épouvante, vous redoutez ce moment où, entre la femme qui la délaissa, et vous qui l'avez élevée comme votre enfant, elle aura à choisir.

— Taisez-vous, monsieur, vous me faites mal...

— Je dois vous paraître cruel, je veux vous armer contre ce qui pourrait advenir... vous donner à l'avance des forces.

— Rien ne m'en donnera.

— Au fond du sentiment que vous éprouvez, y aurait-il beaucoup d'égoïsme ?

— Pourquoi ?

— Une affection vraiment dévouée, demanderait-elle autre chose que de voir l'enfant chérie, exempté d'aucun souci... Croyez-vous que cela ne vaudrait pas mieux que le théâtre ?

— Pas pour elle, il n'y a rien au-dessus de son chant.

— Quelque voix qu'elle ait, serait-elle destinée à conquérir la célébrité, elle aura bien des déboires... Voyons, écoutez votre cœur, rien que votre cœur...

— Ah ! bien sûr que ce serait le mieux, la fortune... bien sûr !

Et, avec toute l'angoisse qu'elle ne pouvait dissimuler :

— Alors, elle est riche, sa mère ?

Le comte hésita à peine :

— Oui.

— Vous prétendiez pourtant, tout à l'heure, qu'elle recherchait, sa fille, dans un but intéressé ?

— Qu'elle pourrait bien ne pas atteindre, et ce qui pourrait, elle la ruiner.

Le visage de madame Bonenfant s'éclaira.

— Je ne la plaindrais pas !

— Au contraire ?

— Oh ! oui !

— D'autant que Mireille ne serait plus tentée par le mirage de cette fortune.

— Elle ne le serait pas quand même, j'en suis sûre... Oui, j'en suis sûre !

— Allons, c'est une brave enfant, je souhaite que vous ne vous trompiez pas... Donc, pas un mot à personne... et vous suivrez de point en point mes instructions.

— De point en point.

— Vous le promettez à votre tour ?

— Je jure, monsieur, comme vous.

— Il se peut que madame de Tillière, car cette femme qui fût mauvaise mère, a su accaparer mon fils et se faire épouser, rentre dans votre loge.

— Est-ce qu'elle habitera avec monsieur, le cinquième ?

— Je n'en sais rien encore, je ne crois pas... En tout cas, elle viendra souvent... Il ne faut pas, du moins d'ici quelque temps, que votre nom soit prononcé lorsqu'elle est là...

— Je le comprends... Si elle n'habite pas la maison, il est possible qu'elle ne l'entende pas... Si elle habite, ce serait bien extraordinaire qu'on ne le dise pas devant elle.

— Je pense comme vous... J'ai besoin de réfléchir... Du reste, la solution est inévitable, les événements la précipiteront ou la retarderont.

— J'aimerais mieux qu'ils la retardent.

— Vous avez tort... Croyez-vous que cela va être une vie pour vous, de sentir dans cette maison, celle devant qui vous fuyez depuis des années, d'être obligée de lui parler, de voir peut-être arriver votre Mireille pendant qu'elle sera là... d'entendre un conversation entre elles ?

— Oh ! là ! là ! mon Dieu !...

— C'est ce qui peut se produire... c'est ce qui se produira sûrement.

— Mais, monsieur, je vais me trouver dans des transes perpétuelles... Je vais sécher sur pied.

— Vous ne sécherez pas sur pied, madame Bonenfant, si vous avez confiance en ma promesse, si vous vous persuadez que vous sortirez victorieuse de la lutte qui s'engage.

« Pensez ceci :

« Tôt ou tard, il fallait que la situation s'éclaircisse... Au moins je n'aurai pas le remords — car cela fût sans doute devenu pour vous un remords, madame Bonenfant — d'avoir soustrait l'enfant à des recherches qui eussent pu la faire riche, et de courir le risque qu'elle ne le reproche un jour...

— Oui, c'est bien vrai... certainement vous avez raison.

— Donc, dites-vous : Le moment est venu, je tiendrai tête à l'orage... et si bien tête, que c'est moi qui arriverai à mes fins... Cette femme après tout, n'a pas de droits.

— Elle n'a pas de droits ! exclama la pauvre concierge.

— Au fond, bien peu... Il vaut mieux que vous le sachiez, cela ne peut que vous donner une tranquillité, une énergie qui vous serviront autant qu'elles me serviront à moi-même... Car si vous la détectez, moi je la méprise... si profondément, que cela m'a conduit à la haine...

Le comte ajouta, plus bas, comme parlant à soi-même :

— Surtout pour ce qu'elle s'appête à faire... beaucoup plus que pour ce qu'elle a fait.

Mme Bonenfant prononça fébrilement :

— Vous prétendiez tout à l'heure que, devant la loi, c'est moi qui aurais tort... Maintenant vous dites qu'elle n'a pas de droits...

— C'est que, vous venez de m'apprendre, que l'enfant fut déclarée sous le simple nom de Mireille, née de père et mère inconnus.

— Ah ! c'est la sage-femme qui me l'a raconté, monsieur.

— Dans ce cas, je me demande si vous, qui l'avez élevée, et nourrie, n'auriez pas le pas sur la mère qui, dès sa naissance, la désavoua.

— Ce ne serait que justice, en tout cas.

— Absolument... Mais il faudrait prendre un avocat ; cela peut-être entraînerait à un long procès, dont vous ne seriez pas à même de payer les frais, si vous le perdiez... Je vous répète encore, de me laisser faire, et d'avoir confiance.

« Ne parlez de rien, ayez assez d'empire sur vous, pour garder vis-à-vis de madame de Tillière, le naturel que vous avez avec tout le monde...

— La première fois que je vais la revoir, ça me fera de l'effet, mais j'y arriverai... si je suis sûre au bout, de ne pas perdre ma petite.

— Je vous réitère ma promesse... Je suis avec vous deux...

M. de Tillière eut un geste bref.

— Alors, monsieur, vous auriez voulu l'adresse de madame Testin,

— Parfaitement, je tiens à contrôler d'une façon légale la naissance de cette petite.

— Il y a longtemps, comme je vous l'ai raconté, que je l'ai perdue de vue... volontairement.

— Elle habitait autrefois chaussée Clignancourt, au numéro 15. Maintenant, je ne sais pas

— Chaussée Clignancourt, numéro 15... Merci, je m'y fais conduire.

— Voulez-vous appeler mon valet de pied ?

Et l'arrêtant, comme elle passait contre lui :

— Avant, parlons d'autre chose... Cette infortunée madame Vallurier n'a pas reparu ?

— Non, monsieur, non... elle ne reparaitra pas, allez...

— Vous ne croyez pas cependant, plus qu'hier, à sa culpabilité ?

— Pas plus... malgré que ce soit bien drôle, cette affaire-là...

— Allons, vous la soupçonnez !

— Je vous assure que non... Seulement, on ne peut s'empêcher de se répéter : c'est bien drôle !

— Est-ce que votre fille a été chez le juge d'instruction ?... N'était-elle pas mandée ?...

— Oui, et ça a fait un tel effet à son père, qu'il est rentré malade... Il n'a pas digéré son déjeuner, je l'ai envoyé se promener, voir des amis que nous avons à la Bastille... Ça descendra en route.

— C'est donc ce matin qu'ils se sont rendus au Palais de Justice ?

— La petite était convoquée pour neuf heures...

— A midi ils rentraient...

— On ne lui a rien demandé de particulier ; elle a raconté comment madame Vallurier s'occupait d'elle... et le bon ménage que ça faisait, elle et son mari, et comme ils s'aimaient, et que ça ne pouvait pas être elle qui avait fait ce coup-là... Enfin, elle a fait des pieds et des mains pour qu'on la relâche.

— Ce qui n'empêche pas qu'elle m'a dit, quand elle est revenue :

— " Ça n'a pas pris, je l'ai bien vu... Elle ne va pas revenir.

— Ah ! ça lui cause un de chagrin, à la pauvre gosse.

— C'est une bonne petite.

— Oh ! oui, si elle n'est pas arrivée à attendre le juge, c'est qu'il n'y avait pas moyen.

— Mais il paraît que c'est en bois, ces gens-là... Il lui a répondu : Vous avez la reconnaissance des services rendus, cela prouve un bon naturel.

— Puis il a sonné, on est venu, et elle est partie.

Le comte inclina un peu sur sa poitrine son visage triste, fatigué.

Puis, avec un geste faible :

— Veuillez dire au valet de pied qu'il vienne me prendre.

— Voilà, monsieur.

Ce fut elle qui s'arrêta.

— Alors, si elle vient... cette femme... Qu'est-ce que je lui raconterai ?

— Vous serez avec elle comme vous êtes avec tout le monde... N'est-ce pas convenu ?

— Allons, oui... Je ne ferai mine de rien... Je lui répondrai sur ce qu'elle me dira.

— Parfaitement, sans trouble.

— Mais si Mireille était là ?

— Ce serait la même chose, je suppose... Vous vous sentiriez, au contraire, plus de résolution, et par conséquent plus de calme.

— Vous avez raison ce ne serait pas le moment d'en manquer...

Au reste, la petite n'y est jamais, dans la loge, ça a été un hasard que vous l'y rencontriez... cette affaire... l'affaire de madame Vallurier, a détraqué ses habitudes...

— Dans la journée, elle est au Conservatoire, ou chez son professeur, ou elle grimpe au sixième pour étudier... Le propriétaire a bien été deux ans sans la voir.

— Alors, ne vous tracassez pas... Et si le hasard voulait qu'elles se rencontrassent... vous ne courez toujours pas le risque qu'elles se reconnaissent.

— C'est encore vrai !

— Elle n'a pas revu sa fille depuis sa naissance, je crois ?

— Non, depuis qu'elle a dit, quand on la lui a présentée :

— " Enlevez-moi ça... "

— Coquine ! prononça entre ses dents le comte de Tillière.

— Ah ! oui, coquine ! répéta sur un ton grondant la mère adoptive.

Puis, tout à coup, son inquiétude, malgré elle, revenue :

— Et la voix du sang, monsieur, la voix du sang !

Le comte eut un grand geste sceptique.

— Par exemple, si c'est cela qui vous fait peur, ma bonne dame...

— C'est qu'il paraît que ça existe... J'ai vu, dans le temps, jouer une pièce à l'Ambigu... Il y avait aussi un enfant, un fils, je crois... et le fils sans rien savoir, quand il s'est trouvé devant la grande dame, a crié : " Ma mère ! "

M. de Tillière ne put s'empêcher de rire.

— Si vous n'avez comme preuves que ce qui se passe à l'Ambigu, dormez sur vos deux oreilles...

— La voix du sang, voyez-vous, la base des mélodrames, n'est

qu'un accessoire ailleurs... Quant à la mère, elle est, soyez-en sûre, profondément inaccessible à ses accents... Ou, pour m'exprimer plus simplement, elle est incapable d'un élan nature vers celle qu'elle a délaissée.

— Le bon Dieu vous entende, monsieur !

Et sans se le faire répéter, madame Bonenfant, s'en alla cette fois, ramenant au bout d'une minute, le grand valet de pied correct, dont M. Tillière prit le bras, pour regagner à pas lents, son coupé.

La marche du vieillard était plus assurée, qu'elle n'avait été depuis longtemps.

Il portait haut la tête, tel qu'aux jours valides, où, grand, mince, distingué, il attirait une attention plutôt sympathique.

Les épaules redressées, il retrouvait, s'appuyant à peine au bras du valet, ce port altier, cette prestance de jadis.

L'œil redevenait vif sous l'arcade un peu avancée.

Seuls les cheveux changeaient, gris comme la moustache, restée fine sur la lèvre énergique.

Assis dans la voiture qui roulait, le beau-père de Mireille Jourdain éprouvait la sensation de quelqu'un qui renaît, après un long engourdissement, de quelqu'un qui a ressenti assez profond, pour lui sembler irrémédiable, le dégoût de vivre, et qui se reprend à exister.

Le coupé se dirigeait vers la chaussée Clignancourt, au pied de Montmartre.

Il s'arrêtait au bout de vingt-cinq minutes, devant l'immeuble portant le numéro 15.

Avant de descendre, M. de Tillière regarda par la glasse baissée.

Le rez-de-chaussée de cette maison comprenait trois boutiques.

Celle du milieu était occupée par une herboriste.

Il ne voulait pas éveiller l'attention de son domestique, en l'envoyant demander à la concierge si elle avait toujours madame Testin pour locataire.

L'idée lui vint de pénétrer d'abord chez cette herboriste où, aux yeux du valet et du cocher, il pouvait avoir à faire quelque achat de drogue, et qui certainement le renseignerait. La porte à peine ouverte, il renvoya son domestique.

Une femme de cinquante à soixante ans venait de la pièce du fond.

— Monsieur, que désirez-vous ?

— Madame, je voudrais obtenir de vous un renseignement : Madame Testin, la sage-femme, habite-t-elle toujours la maison ?

— Madame Testin la sage-femme... c'est moi, monsieur.

— Ah ! vraiment ?...

— Je suis, ou plutôt, j'étais sage-femme...

— Et vous ne l'êtes plus ?

— Non, je n'exerce plus... Vous avez besoin de moi... pour une parente ?

— Oui.

— Eh bien, j'y ai renoncé, il y a déjà cinq ans, à la suite de rhumatismes articulaires aigus, qui m'ont cloué sur mon lit, dix mois... Le métier devenait trop dur, j'avais passé, dans le temps jadis, des examens d'herboriste, j'ai monté cette boutique qui marche, je suis très contente.

— Ah les affaires vont ?

— C'est suffisant...

Cette profession de foi, qui ne parraissait, dans sa spontanéité, dictée par autre chose qu'une franchise servie par une loquacité naturelle, au lieu d'éveiller le soupçon chez le visiteur, lui donna confiance.

Le comte était physionomiste.

Madame Testin, petite, assez boulotte, avait un de ces visages ouverts, un de ces regards droits, qui ne trompent point.

Pas sotte, certes, il sentait qu'elle ne voyait pas en lui, un client ordinaire.

Comme il la dévisageait, elle reprit sans s'émouvoir.

— Cela vous semblerait-il drôle, monsieur, qu'il y ait des sages-femmes et même des herboristes, honnêtes ?

— Non, pas du tout, et je suis bien persuadé que vous êtes du nombre.

Il se tut continuant à l'examiner.

Elle fronça un peu le sourcil.

— Si vous êtes venu en croyant... en espérant le contraire... vous voilà déçu, mon cher monsieur.

M. de Tillière sourit.

— Votre perspicacité va trop loin ; je ne suis pas ici pour vous proposer, pour quelque service à une femme à laquelle je m'intéresserais, la forte somme... Je viens pour vous demander très loyalement, me fiant au contraire à cette honnêteté dont je suis sûr, un renseignement précis sur un événement passé.

— Je suis prête, si toutefois je n'ai pas engagé le secret professionnel, à vous le fournir.

— Qu'appellez-vous le secret professionnel ?

— Dans le métier qui a été le mien pendant vingt-cinq ans, il est des cas où, pour l'honneur parfois de toute une famille, nous de-

vous nous taire... Si vous abordez un de ceux-là, je vous préviens que j'ai la bouche cousue.

—Vous n'évoquez certainement que ceux capables de compromettre une famille... Il ne s'agit pas d'une chose semblable... au contraire... Mais permettez-moi de chercher un siège... je suis malade, presque infirme.

—Ah ! pardon, monsieur, je voyais pourtant bien que vous aviez quelque chose... Tenez, voulez-vous que nous passions dans l'arrière-boutique?... Ça vaut mieux, si nous avons à causer.

Le comte acquiesça de la tête, et de son pas lent, franchit la porte ouverte, que l'herboriste lui montrait.

Il se trouva dans une toute petite pièce, meublée d'une table ronde, d'un dressoir étagère en noyer, de quatre chaises et d'un grand voltaire couvert d'une housse d'indienne rouge foncé.

Près d'une lampe déjà allumée, une jeune fille cousait.

—Va à la boutique, Julie, fit l'herboriste ; tu ne m'appelleras que si tu as absolument besoin de moi.

—Oui, marraine.

—C'est ma demoiselle de magasin, une petite fille que j'ai adoptée, une brave gamine qui peut me remplacer... Prenez le fauteuil, monsieur.

Avec plus de difficulté qu'il ne marchait, les jarrets pliant avec peine, le comte obéit à l'invitation.

Quant il fut installé dans le voltaire, Mme Testin s'assit en face de lui.

—Maintenant, je vous écoute.

Cela était dit sur un ton qui signifiait :

« Dépêchez-vous, car malgré ma bonne volonté, je ne pourrai pas vous donner grand temps. »

Et se relevant pour voir au-dessus de la cloison vitrée, séparant la petite pièce du magasin.

—Il est très chic votre équipage, voilà déjà autour une bande de gamins.

—Est-ce que cela vous gêne, qu'il stationne devant chez vous ?

—Pas le moins du monde... Alors, monsieur, vous venez pour...

—Au sujet d'un accouchement que vous avez fait, il y a peut-être seize ans, peut-être dix-sept ans... C'est sur ce point que je demande justement à être éclairé... pourvu que vous vous en souveniez.

—Quand à me souvenir, je ne réponds de rien... Mais j'ai mes livres en règle.

« Mais, auparavant, j'ai besoin de savoir à qui je m'adresse, dans quel but sont faites les recherches... et si le secret professionnel... »

—Je comprends... J'approuve vos raisons tout entières, je vais vous exposer les miennes sans ambages.

Le comte plongea dans celui de Mme Testin, ce regard incisif qui troublait à différentes reprises Mme Bonenfant, en amenant à sa bouche toute la vérité.

L'herboriste le supporta avec la sérénité de quelqu'un dont la conscience est sans reproche, en même temps que la force de caractère assez grande pour ne pas se laisser influencer par une intimidation.

—Je vous demanderai à l'avance et dans tous les cas, le secret sur notre entretien, reprit M. de Tillière.

—Chez moi, c'est le confessionnal, vous n'avez pas besoin d'avoir peur.

—Vous souvenez-vous d'avoir eu chez vous, car vous preniez des pensionnaires...

—Quelques-unes, comme toutes mes collègues... on y est presque forcé.

—Eh bien, vous rappelez-vous avoir eu comme pensionnaire une nommée Mireille Jourdain ?

—Parbleu ! si je m'en souviens !... Mireille Jourdain, ah ! la petite peste !... Pas méchante, vous savez, mais coquine jusqu'au bout des ongles... Son père était un copain de mon mari, ébénistes tous les deux, et tous les deux poivrots !

« Mais méchant lui, sa femme en a vu de grises... Il y avait là-dedans cinq enfants, quatre garçons et une fille... Tout ça vous a lâché la maison, dès que ça pu, la fille en même temps que les garçons. »

« Oh ! oui, la petite gueuse !... le cœur ne l'étouffait pas. »

« Sa mère est morte à l'hôpital d'une péritonite, à la suite d'un coup de pied lancé par sa brute de mari... Mireille n'est seulement pas venue à son enterrement, il est vrai qu'elle venait de s'en aller, et elle n'avait pas éprouvé le besoin de laisser son adresse. »

« Quant au père, il n'y a pas plus de sept ou huit ans qu'il a défilé la parade ; il s'est fait écraser, étant ivre, par un camion. »

« Oui, ça a mal fini, là-dedans. »

—En effet, murmura le comte, que décidément le destin servait, et énormément intéressé.

L'herboriste continua :

—C'est de Mireille Jourdain que vous venez me parler?... Sur elle, je suis en mesure de vous renseigner... Elle n'a jamais seulement pensé à me demander le secret professionnel.

Le vieillard fit un geste un peu nerveux.

—Vous pouvez empêcher une imposture, et, soyez-en sûre, vous n'aurez pas affaire à un ingrat.

—Oh ! je ne veux pas que vous croyiez que je parle pour de l'argent !... Achetez-moi des drogues, si vous voulez, et payez-moi... J'ai de la belle parfumerie, de la broserie... faites aller mon commerce, j'en serai contente, mais je n'accepte pas d'argent sans travailler, moi !

—Je trouverai un moyen quelconque... Vous avez adopté une enfant, vous me permettrez...

—Je ne vous permettrai rien, si je savais que vous croyiez que ce sont les cordons de votre bourse, qui me délieront la langue, et mieux que ça, je ne vous raconterais plus rien...

« De même, si vous vous figuriez que j'ai quelque chose contre cette femme, que j'ai connue gamine... Non je n'ai rien, ni qui m'arrête, ni qui me pousse à parler... »

« Si j'avais eu une fille comme ça, je me serais assise dessus, où je l'aurais cassée en deux... Ça ne m'a pas empêchée de lui rendre encore service. »

« Par exemple, quand je l'ai revue si huppée, qu'elle est venue me dire qu'elle était comtesse, j'en suis restée de là... et j'ai pensé : la chance n'est faite que pour celles-là. »

—Vous l'avez donc revue ?

—Plusieurs fois, et il n'y a pas plus que six semaines encore.

—Six semaines ! exclama le comte, de plus en plus intrigué.

—Oui, à peine, même.

—Est-ce la reconnaissance qui l'a raménée vers vous ?

—La reconnaissance ?... ah ! ouïche !... Elle voudrait me tirer les vers du nez, quand je ne sais rien... Elle aussi, me donnerait de l'argent... Mais je ne peux pas l'impossible.

—Y a-t-il dans ce qu'elle désirait de vous un secret ?

Madame Testin fut bien une minute sans répondre.

C'était elle, qui dévisageait maintenant, qui essayait de fouiller de son petit œil rond et vif, la pensée, la conscience.

Le comte sentit qu'il était nécessaire de lui donner confiance.

—Vous venez de me dire que celle-là n'avait jamais pensé à vous demander le secret professionnel... Alors qu'il s'agit d'empêcher une mauvaise action, une action passible des tribunaux, dans l'intérêt de celle qui aurait l'audacieuse inconscience de la perpétrer, vous ne pouvez hésiter... si comme je le crois, comme j'en suis sûr, car il est des physionomies qui ne trompent pas, vous êtes une honnête femme.

L'herboriste eut le mouvement de dignité convaincue, de toute personne sentant sa valeur,

—Je peux me vanter, monsieur, si j'ai souvent rendu service, de n'avoir rien fait qui n'est pas à faire.

—J'en suis sûr... Par conséquent, allons y tout droit, parlons franchement.

« Je vous apprendis que Mireille Jourdain se fit épouser par mon fils, au lit de mort de celui-ci. »

« Je suis donc son beau-père... J'ai de fortes propensions à croire qu'elle veut faire passer pour l'enfant de mon fils, celui qu'elle mit au monde chez vous... cela dans le but de profiter un jour, ne fut-ce que par sa fille, de mon héritage. »

« Je préfère déjouer cette manœuvre que d'avoir à m'adresser à la justice... Je ne veux pas que mon nom traîne devant les tribunaux. »

—Je comprends... Ce serait donc une affaire de justice ?

—Certes... et à laquelle vous seriez mêlée... même malgré moi, forcément.

—Je n'y tiens pas... quoique je n'aie rien à me reprocher... quoique je puisse montrer mes écritures en règle, ce qui épaterait certainement messieurs les juges, je me passerai bien d'être prise dans leurs pattes, moi qui n'ai eu, en aucun temps, de démêlés avec personne.

—Alors, vous sentez également le besoin de cette franchise, qui seule évitera quelque catastrophe.

—Sûrement, dans ce cas-là.

—Dites-moi ce que venait faire chez vous celle-ci, devant la loi, est ma bru.

—Me harceler pour que je lui apprenne, — ce que j'ignore autant qu'elle, — l'adresse des parents nourriciers de la petite.

—Simplement pour cela ?

—Simplement.

—Elle ne réclame rien autre chose de vous ?

—Pas jusqu'à sa dernière visite.

—Cela viendra.

—Qu'est-ce qu'elle pourrait bien réclamer de moi... à présent ?

—D'être sa complice.

—En quoi ?

—En deux mots, je vais vous l'expliquer...

« Voulez-vous me donner la date exacte de la naissance de son enfant ? »

—C'est facile... quoique ça demandera un petit moment... Il faut que je tire de là-haut, mes grands-livres... j'appelle Julie.

Madame Testin frappa du doigt au carreau.

—Voilà ! répondit une voix claire.

Et la frimousse de la filleule, une frimousse éveillée de petite Parisienne, se montra dans l'entre-bâillement de la porte.

—Vous voulez, marraine ?

—Apporte l'escabeau et descends-moi le livre que je t'indiquerai, en haut du placard.

—Tout de suite.

Julie poussa tout à fait la porte, prit au bout du comptoir une espèce de chaise qui, une fois dépliée, servait d'échelle et, l'apportant au fond de l'arrière-boutique, la posa devant l'armoire ménagée dans la muraille, préalablement ouverte par sa mère adoptive.

—Grimpe, fit celle-ci, et donne-moi la lettre J... à gauche.

La jeune fille, tout en haut de l'échelle, tira le livre, pris entre plusieurs autres, et descendant le remit à l'herboriste, qui cherchant dans un coin un chiffon, l'épousseta répétant :

—C'est pas faute qu'on nettoie pourtant... La poussière, on ne sait par où ça passe, ça se fourre partout.

—Retourne au magasin, mignonne.

Et renouvelant sa recommandation :

—Tu ne me dérangeras que si tu as absolument besoin de moi.

—Bien, marraine.

—L'ex-sage-femme, s'approchant de la table, feuilletait le livre.

Oui, monsieur, j'écrivais tout... Quand elles ne me donnaient que des faux noms, ma foi ! je ne pouvais pas inscrire des vrais... Mais les dates, toujours exactes, toujours correspondant avec les déclarations à la mairie.

—Une vraie femme d'ordre enfin, répondait M. de Tillière, et aussi de conscience.

—Oh ! je mourrai tranquille, je n'aurai rien eu à me reprocher... Comme je dis, dans la vie, c'est le devoir !... le bon Dieu n'en demande pas plus.

—Vous avez raison, c'est la meilleure, la seule vraie des vérités.

—Motus ! nous y sommes... tenez, monsieur, là...

Le voltaire, dans lequel s'asseyait le comte, se trouvait tout près de la table.

Il n'eut qu'à se pencher pour lire sur le registre qu'elle lui tendait, mettant le doigt près de l'inscription, ces quelques mots d'une écriture assez régulière :

Mireille Jourdain, dix-sept ans et demi, accouchée d'une fille viable, déclaré sous le prénom de Mireille, père et mère inconnus. — 3 juillet 1878.

Le comte avait lu à mi-voix.

Tout haut il prononça :

—C'est bien ce que m'a raconté madame Bonenfant.

—Madame Bonenfant ?... Qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

—Je sors de chez elle.

—La nourrice de la petite, mon ancienne camarade d'école ?...

—Parfaitement.

—J'avais fini par croire qu'elle était morte.

—Elle vit si bien que c'est elle qui m'a donné votre adresse.

—Ça, c'est trop fort... Pourquoi, quand on était si amies, ne m'a-t-elle jamais fait savoir ce qu'elle devenait ?

—Lui pardonnez-vous... quel que soit le motif de ce silence ?

—Pour sûr... quoique si je la voyais, je ne lui cacherais pas ma pensée.

—Voyons, madame Testin, vous qui avez adopté un enfant...

—Que j'aime comme si elle était ma fille, acheva l'herboriste.

—Seriez-vous contente, si on venait vous la reprendre ?

—Quant à ça, je n'en ai pas peur. C'est aussi une enfant abandonnée père inconnu, mère morte en la mettant au monde... Les Enfants-Assistés l'attendaient... Ça m'a crevé le cœur, je l'ai gardée.

—Eh bien, votre ancienne camarade d'école, ainsi que vous, est restée sans héritier... Cette petite fille qu'elle a élevée, qui s'appelle comme sa mère, Mireille, elle s'est mise à l'adorer. C'est pour empêcher qu'on la lui reprit, que, même à vous, elle n'a plus donné signe de vie.

—Ah ! la pauvre femme, c'est pour ça... pauvre Thérèse, va, je comprends. Je lui pardonne...

Et l'honnête madame Testin s'écria, faisant un geste qui ferma la bouche à son interlocuteur :

—Ne me la donnez pas, son adresse, car si la mère revient, que voulez-vous que je lui réponde ?

—Que vous l'ignorez.

—C'est pour ça, gardez-la, je n'aime pas mentir, voyez-vous... Je ferais une drôle de figure...

Et soupirant :

—Et pourtant j'aurais du plaisir à la revoir... On vieillit, ça rajeunirait un brin, de penser au temps d'autrefois

—Rien ne vous empêchera de la revoir, si vous devenez pour moi et pour elle, une alliée.

—Une alliée... Comment ? Dites un peu, monsieur.

—Continuons notre conversation, au sujet de ma belle-fille, et je suis sûr que de vous-même vous demanderez à l'être.

—Continuons... Pourtant, je n'ai rien à dire, notre compte est liquidé. Savez-vous depuis quand ?

Le comte fit non, de la tête.

—Parbleu ! elle ne pouvait pas entrer ici en falbalas, me raconter qu'elle était devenue comtesse, — j'ai eu du mal à croire que c'était comtesse pour tout de bon — en laissant une dette au fond du sac aux oubliettes.

—Elle m'a payée... croyez bien que je ne lui ai pas fait un compte d'apothicaire... recta ce qu'elle me devait.

—Mais pourquoi venait-elle vous voir ?

—Eh ! pour que je l'aide à retrouver les parents nourriciers, et sa fille par la même occasion.

—Je comprends.

—Elle m'a même donné la dernière fois son adresse à Asnières, en insistant surtout pour que je vienne moi-même si j'avais du nouveau, et que je ne m'adresse qu'à elle-même.

—Puis, c'est tout ce qu'elle vous a dit ?

—C'est tout, jusqu'à présent.

—Il est probable, je le répète, qu'elle vous demandera autre chose.

—Quoi ?

—Votre complicité dans la mauvaise action qu'elle combine.

—Je ne saisis pas.

—Ne viens-je pas de vous avertir qu'elle prétend, le jour où elle la retrouvera, pousser sa fille dans mes bras, en me jurant que je suis son grand-père ?

—Monsieur, les dates sont là.

—Justement... Cette femme, pour moi, en ce moment, est un problème vivant... Me suis-je trompé sur son compte ? Est-elle plus sottée ou plus rouée que je ne le supposais ?...

—Croit-elle, malgré de nombreux avertissements préalables, me convaincre d'une affiliation consanguine, entre l'enfant qu'elle retrouvera chez ses parents nourriciers et moi ?

—Ou allant jusqu'à la complète aberration, s'apprête-t-elle, en se faisant aider par des gens sans aveu, à la fabrication de quelque acte de naissance, rajeunissant suffisamment sa fille, pour qu'il ne me reste point de doute sur la paternité de mon fils ?

—Oh ! monsieur, elle n'oserait point aller jusque-là !

—Je me le demande...

—Si elle ne portait pas mon nom, je la laisserais se perdre elle-même... la justice se chargerait de son affaire...

—Mon malheureux enfant a eu la faiblesse, et de le lui donner, et d'exiger des promesses qui m'acculent au fond d'une impasse.

—Je ne veux pas faire traîner sa femme devant les tribunaux, pas plus que je ne veux faire mon héritière de cette petite... qui du reste est charmante.

—Vous la connaissez ?

—Je l'ai vue... Blonde comme la mère, sans en avoir absolument les traits... rien du tout de mon fils.

Puis, avec un geste de satisfaction :

—Me voilà fixé, bien fixé... Il ne me reste plus qu'une démarche à la mairie, pour me rendre un compte officiel, si je puis m'exprimer ainsi, de la situation.

—Je ne serai pas plus avancé que je ne le suis, mais enfin, c'est la dernière formalité. Aujourd'hui il serait trop tard, j'irai demain après-midi.

—Et vous verrez que la date que vous venez de lire là, fit Mme Testin, en remettant l'index sur son grand-livre, est bien celle de la déclaration.

—Je n'en doute nullement... Il ne me reste plus qu'à vous remercier infiniment, jusqu'à ce que nous nous revoyions.

—Il n'y a vraiment pas de quoi.

—Puis-je compter sur votre absolue discrétion relativement à ma visite, au cas probable où vous reverrez ma belle-fille ?

—Vous n'avez pas besoin de m'en parler, je pense bien qu'il ne faut rien dire.

—Alors, je me fie entièrement à vous ?

—Comme vous vous fieriez à vous-même... Elle peut revenir, madame la comtesse, elle ne se doutera point que vous êtes entré chez moi.

—Merci encore... Maintenant, si elle vous proposait de devenir sa complice, de l'aider à faire passer sa fille...

L'herboriste interrompit :

—Ça, elle peut se fouiller... Je suis même très sûre qu'elle ne me le proposera pas.

—Vous croyez ?

—Elle me connaît trop... Peut-être tournera-t-elle autour du pot, elle n'ira pas au milieu.

—Enfin, si vous vous trompiez dans votre supposition, si elle essayait de vous tenter, laissez-la faire... laissez-lui croire, sans vous compromettre, que vous êtes avec elle...

Madame Testin fronça les sourcils.

—Je ne sais pas mentir, elle y verrait quelque chose... Puis, pourquoi faire ?

—Cela servirait mon plan.

—Votre plan ? Il faudrait le connaître.

—Je tiens absolument à me rendre compte, si elle est capable de cette infamie... J'ai besoin de cette conviction pour me débarrasser de certains engagements pris, au lit de mort de mon fils, et qu'il n'eût pas exigés, s'il eût bien connu la créature à qui il avait affaire.

« Car peut-on pire que cette femme ?

—Je vous plains, monsieur, car en effet, elle n'a pas changé.

—Au fond, c'est la même.

—Les années devraient pourtant lui mettre un peu de plomb dans la cervelle.

—Bah ! ces cervelles-là n'en ont jamais... entendez-vous, jamais !

—Ce n'est peut-être pas de sa faute ; une brave mère, mais un père ivrogne et voyou... Testin, lui, levait beaucoup le coude, pas autant que Jourdain, du reste... Mais il n'était pas voyou... même distingué dans son genre.

—Evidemment, non, ce n'est pas sa faute ! l'inconduite du père amène le déséquilibre moral des enfants... J'admets qu'elle soit irresponsable, elle n'en reste pas moins dangereuse.

—Pour ça, oui.

—A ma place, vous vous mettriez en garde ?

—Bien sûr.

—C'est ce que je fais... Son tempérament, je ne l'incrimine pas, elle n'y peut rien... une hérédité, que n'est pas venue tempérer l'éducation... Mais le reste, le crime, car c'est un crime qu'elle s'apprete à commettre, après le mensonge de douze années !...

« Elle ne l'accomplira pas, c'est tout ce que je pourrai empêcher.

« Quant à la punir, c'est autre chose... Et, si je n'en trouve pas le moyen, Dieu s'en chargera.

—Moi, j'y crois, au bon Dieu ! fit gravement madame Testin.

Le comte, comme galvanisé s'était mis debout, sans aide, presque d'un seul mouvement.

—Alors, demanda-t-il, j'ai votre promesse d'honnête femme ?... Pas un mot, pas une allusion à ma visite.

L'herboriste leva la main.

—Je me ferais plutôt couper la langue.

—J'ai foi en votre parole.

« Et maintenant passons à une autre question : je ne veux pas partir sans rien acheter.

La marchande fit entendre son bon rire enroué.

—Pour le coup, vous êtes libre, toute la boutique si vous voulez.

—Un peu de la boutique, cela me suffira.

Il repassa dans le magasin, la main droite sur sa canne, d'un pas presque sûr.

Et, arrêté vis-à-vis du comptoir, il se fit servir des broses, du savon, de l'eau de Cologne.

Le total se montait à une cinquantaine de francs.

S'approchant de la porte vitrée, il appela d'un signe le valet de pied, qui vint chercher le paquet.

Et, celui-ci lui présentant l'appui de son bras :

—Allez, allez, mon garçon, je gagnerai seul la voiture.

Le domestique n'en revenait pas, le cocher non plus, qui de son siège le regardait deux minutes après, traverser le trottoir.

Le comte avait laissé cinq francs pour « la petite fille adoptive ».

Et les deux femmes, qui elles aussi, l'accompagnaient des yeux, disaient dans une même pensée :

—Il est généreux, celui-là !

Uniquement pour remonter dans le coupé, le vieillard se laissa soutenir par son domestique.

Celui-ci referma la portière, regrimba sur le siège.

L'équipage roula.

M. de Tillière se sentait comme rajeuni.

Le but qu'il poursuivait : confondre celle dont les artifices, non seulement avaient jadis sur le moral de son fils la plus pernicieuse influence, mais qui contribuaient, en le jetant dans une existence abracadabrante, dans une de ces courses aux plaisirs qui ont raison des plus vigoureux, à user suffisamment sa santé, pour que la maladie eût prise sur lui, à la première attaque, l'emportât de la façon quasi foudroyante dont il avait été emporté, — ce but l'arrachant à son oisiveté forcée, lui donnait une force certaine.

Le mal, lent et sûr, d'année en année, de mois en mois, de jour en jour gagnant du terrain, destiné à progresser jusqu'à la paralysie générale ou la fin subite et brutale, se taisait tout à coup.

Sans l'espèce de faiblesse qu'il lui laissait, le comte de Tillière eût pu se croire revenu à dix années en arrière.

Oui, c'était quelque chose, ce but.

Mais il en avait un autre, lui tenant autant au cœur et plus peut-être.

La mise en liberté, la réhabilitation de cette jeune femme qu'il connaissait toute petite, dont le père était son ami, Eve Brissol, aujourd'hui madame Jacques Vallurier.

La malheureuse reprit brusquement possession entière de son esprit.

Il avait donné au cocher l'adresse du beau-père, l'ancien procureur général Vallurier.

La veille, le comte prévenait par lettre celui-ci de sa visite, en lui en indiquant le mobile.

Il arriva chez lui cinq minutes avant l'heure convenue.

Bastien, le domestique corse, le fit entrer dans le cabinet de travail de son maître.

L'ex-magistrat parut presque aussitôt.

Il tendit la main au visiteur.

—Je vous connais de nom, monsieur ; ma pauvre petite bru a parlé plus d'une fois de vous, devant moi... Et je suis content de trouver en vous un de ses défenseurs.

—Certes, monsieur, répliqua le comte, répondant chaleureusement à l'étreinte de son interlocuteur ; vous me voyez également heureux de sentir que votre opinion et la mienne, par rapport à cette infortunée, sont les mêmes...

« Je la crois innocente.

—Moi aussi, absolument.

—J'étais venu pour connaître votre opinion... Je vois que je n'aurai pas besoin de la discuter, nous sommes sur le même terrain... Je vous demanderai seulement très franchement : Et son mari, que pense-t-il ?

M. Vallurier eut un geste bref :

—Son mari est toujours malade...

—Sauvé cependant ?

—Les médecins le pensent... Cependant, toute surexcitation lui serait extrêmement nuisible... Il le sent comme nous... Il ne parle que de ses enfants, et nous ne lui parlons que des petites.

—Votre opinion à vous, monsieur, à vous, son père ?

—C'est qu'il se trouve partagé, entre la conviction de la non-culpabilité... et...

—Et celle de la culpabilité ?

—Non pas positivement, mais le doute... le doute terrible... la peur que ce soit elle... elle qu'il adorait, qu'il adore encore...

—Comment peut-il l'adorer et douter ?

—Mettez-vous à sa place... Les présomptions les plus terribles, de ces présomptions qui constituent des preuves, s'élèvent contre elle... C'est ce qui va faire changer certainement son arrestation provisoire, en prison préventive...

« Connaissez-vous les détails, les avez-vous lus dans les journaux ?

—Oui, ils sont évidemment, ce qu'on appelle probants... ils le sont du moins pour la masse.

« Mais pour nous... pour moi qui ai vu naître cette enfant, qui ai connu les parents, leur éducation, leur caractère... et le caractère surtout de cet fillette, élevée dans des principes aussi hauts qu'on puisse les placer... Moi qui l'ai suivie jeune fille, comment me serait-il possible de voir en elle, jeune femme, mariée par amour, mère certainement dévouée, tenue rien que par ses enfants, dans le droit chemin, non seulement une épouse indigne, une mère dénutrée en ce sens qu'elle déshonore ses filles, mais une misérable empoisonneuse !... une femme versant à celui qu'elle aime, au père de ses enfants, la mort goutte à goutte ?...

« Comment voulez-vous que je croie à cette monstruosité ?

« Elle est folle ?

« Non.

« Si elle n'est pas folle, elle est innocente.

« Et si elle est innocente, il faut la réparation éclatante.

—Vous avez raison, monsieur.

—Eve n'a plus personne que moi.

—Et nous, fit M. Vallurier.

Le comte eut un mouvement presque violent.

—Vous ?... son beau-père... lui, son mari...

« Mais le doute, la peur dont vous venez de parler, passera de lui en vous... elle y est peut-être déjà passée, c'est fatal... Jurez-moi, monsieur Vallurier, qu'elle ne vous a pas effleuré.

L'ex-procureur général secoua son front chargé de soucis.

—Je ne puis le jurer.

—Vous voyez... je reste le seul... oui, allez, je le sens, et m'eussiez-vous dit le contraire, le seul...

« Qu'on accumule les preuves, je n'y croirai point, je resterai encore et toujours son défenseur convaincu, je le répète ; le seul !

—Hélas ! peut-être ne vous trompez-vous pas... C'est là surtout pour nous, mon fils et moi... et je dirai aussi ses deux amis, le docteur Saussaye et M^e Terrenas, c'est là le côté le plus terrible de la situation.

« Mon fils a failli mourir empoisonné... Il va mieux, il guérira, son tempérament robuste commençant à prendre le dessus... la secousse physique s'atténue... Mais le moral !

« Il faut savoir ce qu'était pour lui sa femme, son Eve... Homme d'intérieur et homme de science, avec les moindres minutes de son existence occupées, pour Jacques rien n'existant qu'elle et ses filles... Moi peut-être après... L'affection de l'enfant vis-à-vis des

parents, pour si grande qu'elle soit, s'amortit et se détourne; elle se fixe sur les têtes innocentes qui deviennent à leur tour le point de jonctions, si je puis m'exprimer ainsi, de l'amour entre le père et la mère.

—Non, l'affection ne remonte pas, elle descend toujours.

« Jacques ne vivait donc surtout que par ces trois êtres.

« Combien de fois n'ai-je pas surpris, son regard attaché sur sa femme, un regard qui ne pensait point à cacher la passion, l'admiration, la tendresse immense enfin, causée par son charme, sa beauté, des qualités d'esprit et de cœur, qui faisaient dire au mari :

« C'est une perle, mon Eve.

—Le mot n'est pas exagéré, fit le comte de Tillière, j'avais prévu dans la jeune fille, ce que serait la femme.

Et M. Vallurier suivant à voix haute, la marche des souvenirs :

—Puis, ses yeux à elle, son attitude, sa voix, disaient la même chose; plus d'une fois également, je l'ai vu et je l'ai senti.

« Quoi qu'il soit advenu, ces deux êtres-là se sont aimés ardemment, pleinement sans arrière-pensée.

—Et que voudriez-vous qu'il soit advenu? qu'aurait-il pu advenir?

—Jacques n'a-t-il pas laissé échapper, que sa femme allait retirer une correspondance poste restante?

—Est-ce vrai?

—Il l'a fait surveiller... Elle y est bien allée plusieurs fois.

—Et vous déduiriez de ceci?

—Que... qu'elle avait sans doute... un complice.

Le comte demeura quelques secondes sombre et silencieux.

Puis, hochant la tête :

—Je ne le crois pas... Cependant, admettons...

« Est-ce parce qu'une femme a d'autres affections qu'elle empoisonne son mari?

—Non... Mais si nous voulons tout chercher, ce peut-être une indication.

—Je parlais, il y a un instant, de folie... Alors, on l'aurait rendue folle?

—Il faudrait l'admettre.

—La fille de mon vieil ami le colonel Brissol était absolument équilibrée, je ne m'arrête pas à cette hypothèse... La faute commise ne lui eût pas fait perdre la raison.

« Voyiez-vous souvent vos enfants, monsieur?

—Plusieurs fois par semaine lorsque j'étais à Paris...

« Depuis un mois, j'habitais Nice... C'est de là qu'on m'a rappelé par télégramme; les journaux lus en route m'ont appris l'incroyable nouvelle... J'ai cru que j'allais suffoquer.

—Je le comprends... Quelle fut votre première opinion?

—Que l'accusation pesant sur ma belle-fille était la dernière des infamies.

—Et aujourd'hui?

—Je le pense toujours... effleuré cependant, suivant votre expression, par la peur.

—Je le comprend tout autant... C'est la lutte dans votre âme.

—Comme dans celle de mon malheureux fils.

« Car le plus à plaindre, voyez-vous, c'est certainement encore lui.

—Peut-être... et pourtant... Envisagez la situation morale de cette femme... si elle est innocente.

—Voyez... vous-même, vous dites: si...

—Pour me placer à l'unisson de vos impressions... Car moi, sur ce que j'ai de plus sacré, sur la tombe de mon fils unique, je crois à son innocence.

—Et moi,—fit l'ancien magistrat,—l'ancien substitut d'Ajaccio—je veux continuer à y croire!

L'expression de lutte, de souffrance était telle, sur le visage de cet homme plus âgé que lui, aux cheveux et la barbe de neige, que le comte de Tillière, à son tour, lui tendit spontanément la main.

—Je vous plains... Cette confiance vous reviendra... Voulez-vous que nous nous unissions pour essayer de percer le mystère effroyable de cette affaire?... Il existe... Débrouillons donc ce que peut-être la justice n'arriverait pas à débrouiller.

—Je ne demande qu'à y parvenir, sans soupçonner par quel moyen... sans voir la route où doivent se diriger mes pas... sans éclaircir, enfin devant moi... C'est dans mon esprit, un chaos imaginable... Quel homme peut être assuré de finir sa vie dans le calme?... Croyais-je qu'à mon âge, le malheur, et un pareil malheur, put fondre sur moi?

M. de Tillière eut un mouvement lent de la tête.

—Jusqu'au seuil de la mort, le malheur, quel qu'il soit, peut toujours nous atteindre... Quel est celui qui ne s'est pas demandé plus ou moins de fois, au cours de sa carrière, pourquoi nous sommes sur terre, quel caprice de la nature nous y jette ou plutôt quelle cruauté?... Chacun, plus ou moins c'est vrai, mais il en est bien peu qui l'esquivalent, à sa part de déboires, de douleurs...

« J'ai eu la mienne et je ne sais comment, seul, sans aucun dé-

vouement, même sans aucune affection, malade, à peu près infirme, je puis continuer à traîner les jours insipides d'un inutile...

Ce fut au tour de M. Vallurier à interrompre.

—Vous n'êtes pas un inutile, puisque vous surgissez pour défendre celle... que plus personne, bientôt, ne... ne pourra défendre.

La voix était oppressée, l'expression plus tourmentée encore de la physionomie décelait le combat intérieur, violent, tumultueux.

Et le comte vit deux larmes jaillir, lourdes comme des gouttes de plomb, des paupières fatiguées par l'insomnie, la fièvre, peut-être déjà par les pleurs.

M. Vallurier, assis devant son bureau, y appuya les coudes, prit sa tête blanche dans ses deux mains, et les yeux fixes, la gorge de plus en plus serrée :

—Ai-je dans ma vie failli au devoir, ai-je commis ce qu'on appelle un crime, pour qu'une pareille catastrophe frappe ma vieillesse?...

Il abaissa ses mains, se retourna vers son visiteur, le regarda.

—Tout chancelle, monsieur, dans de pareils moments, tout... Je me croyais un esprit dégagé des superstitions, je me croyais un incrédule, il me paraissait qu'ici bas, une seule loi nous dirige, une seule force aveugle et contradictoire, celle qu'on appelle destin, hasard, des mots vagues qui ne disent rien.

« Je croyais à l'inanité de tout, et haussais les épaules lorsque j'entendais parler de la justice de Dieu.

« Moi, magistrat contraint de par mes fonctions toutes spéciales à appeler sur les criminels plus ou moins coupables, plus ou moins responsables, d'affreux scélérats, ou des malheureux poursuivis par cet implacable et idiotie fatalité, les foudres de la justice humaine, — n'ayant jamais constaté la manifestation occulte de quelque puissance au-dessus, si ce n'est celle-là qui frappe en aveugle, je demeurais le sceptique, ou du moins l'indifférent que nous sommes pour la plupart.

« En quelques jours, j'ai changé.

« Je le le répète, je n'ai pas failli au devoir; ma carrière de magistrat est sans reproche; comme homme, je fus ce que sont tous les hommes, sujets à des faiblesses, à des entraînements qui n'engagent point leur conscience.

Le comte se demandait un peu où cette digression devait les mener.

L'ancien magistrat rapprocha un peu son fauteuil de celui du comte. Il se pencha vers lui.

—Je parle à un ami?

—Certes... Je le répète, le but que nous poursuivons, moi avec une confiance inaltérable, vous en ne demandant qu'à reprendre confiance, nous lie absolument.

—Je puis compter sur votre discrétion complète?

—Toute entière...

—Eh bien, cette idée me poursuit... Elle m'est entrée dans la tête et elle y resta clouée avec la sensation pénétrante d'une blessure physique.

—Quelle idée?

—J'ai dans mon passé, dans ma jeunesse... avant mon mariage... une vilaine page.

—Ah!

M. Vallurier ouvrit la bouche, la referma, hésita encore, puis se leva en repoussant, d'un mouvement nerveux, son fauteuil.

—Oui, c'est mon seul, mon vrai remords...

« Ma femme reste le souvenir le meilleur, le plus doux, auréolé du respect dont on auréole celles qui furent des saintes.

« J'ai été le père attentif et tendre, le père chérissant son enfant, que je me retrouve aujourd'hui.

« Je fus le magistrat intègre... remplissant sa tâche sans défaillance, sans animosité, inaccessible aux tentations que telle ou telle famille pour innocenter un des siens, qui la déshonorait ou n'éprouvant plus que la pitié suprême qui porte à sauver la chair de sa chair, faisait par un moyen ou par un autre miroiter à mes yeux...

« Je n'ai jamais fléchi.

« Mais, je le répète, monsieur de Tillière, dans ma jeunesse, pourtant ayant l'âge de la raison, l'âge de mesurer la portée de mes actes, j'ai commis une mauvaise action.

Le procureur général, après quelques pas agités dans la pièce, était revenu à sa place. Il prononçait ces derniers mots, penché de nouveau vers celui qui l'écoutait, attentif et surpris.

Le comte ne demanda point :

—Laquelle?

L'aveu viendrait de lui-même.

—J'ai abandonné une pauvre fille corse à laquelle j'avais imposé un mariage simulé, pour me marier. Elle s'appelait Rosina Santos et nous avons un enfant.

(A suivre.)